

MOTS

Sommario

MOTS	1
Paroles, paroles, paroles.....	6
Amour et mots.....	7
D'envoyer les mots en l'air et de le ramasser sur un lit de papier. C'est simple, n'est-ce pas ? On peut tout oublier. Les mots restent... dehors	8
Mots.....	8
Mots écrits.....	8
Châteaux de mots.....	8
Paroles.....	8
Quelle parole?	8
Parole de mère.....	9
Le vin et les paroles.....	9
Ordre et paroles.....	9
Parole et silence.....	9
Parler.....	9
Dixit.....	9
Langage.....	9
Approchement.....	10
Éloignement.....	10
Images et mots.....	10
Sage.....	10
Guide-âne.....	10
Castor.....	10
Assassin.....	10
Siffler.....	11
Proverbes pansus.....	11
Dépravation.....	11
Poculer :.....	11
Posséder.....	11
Procréer.....	11
Porte jarretelles.....	11
Pourquoi.....	11
Problème.....	11

Poils moyenâgeux.....	11
Poils romantiques.....	12
Ponctuation.....	12
Poncifs.....	12
Polenta.....	13
Peirce.....	14
Connais-toi toi-même.....	14
Le bon mot.....	18
Manque.....	19
<i>Compromis</i>	19
Vieux mots.....	20
Mots d'autrefois.....	20
Mots d'encouragement.....	20
Mots-clés.....	21
Noms.....	22
Si.....	22
Les chandelles.....	23
Le danger.....	23
La certitude.....	23
Le sens de la formule.....	23
Le soupçon.....	24
Acta est fabula.....	24
Citations.....	24
Contraintes.....	25
Trains.....	27
L'œuvre au noir.....	28
La Peau de chagrin.....	28
Enliesse.....	29
Charlotte, Charmoude et Charles.....	31
Transformations et sens.....	32
Entendu dire.....	33
Facile.....	33
Saillie.....	33
Le sens de la répartie.....	34
Maigres.....	34
Carminatif.....	34

Jadis.....	35
Purée.....	35
Retraite.....	35
Manque de maîtrise.....	36
Un jeu pour génies à la con.....	36
1968.....	37
Chaîne de mots.....	38
Merdi.....	39
Entendu dans la rue.....	39
Généreuse intrusion.....	39
Ça vaut ce que ça vaut.....	40
Haut et bas.....	40
Argent.....	40
Cons.....	41
Cous.....	43
Illon.....	43
C'est du cinéma.....	44
Aimance.....	44
Rêve.....	44
Cousin ou coussin ?.....	44
Où est l'erreur ?.....	44
Permutation.....	45
Bébés.....	45
Vérité.....	45
Hors contexte.....	46
Trou.....	46
Moyen-âge.....	46
Différences.....	46
Beauté.....	47
Private.....	47
Étymologie gothique.....	47
Groupie.....	47
Fraises et myrtilles.....	48
Épicène.....	48
M ou N ?.....	49
Purs.....	49

Euro, Marc et Franc.	49
Doute.	49
Questions.....	49
Vérité	49
Tristesse.....	49
Printemps.	49
Fau, fouou et fou.	50
Cant.....	51
Protection.....	51
Minette.	51
Ourageux.	51
Maroc.....	51
Larmes.	51
Gouvernance.	51
Eaux d'heures.	51
Télégraphe et guerre.	52
Pas correcte, politiquement.	52
Cauchemar.....	52
Amour.....	52
Miséricorde.....	52
Nationalisme.....	52
Exercices avec L.	52
Allongée.....	53
Précision.	53
Confiance.....	53
Peur.	53
Les places.....	53
Paroles et amour.	53
Focaliser.....	53
Ensemble.	53
No comment.....	54
Synonymes.....	54
Je père-sévère.....	54
Le crayon.	54
Lapalisse.....	54
Sycophante.	54

Mâle.....	55
Laideur.....	55
Beauté.....	55
Étonner.....	55
Étonnamment.....	55
Intellectuel.....	55
Galilée et Drake.....	55
Retour.....	56
Ducharme.....	56
Être ou suivre.....	56
Terrorisme.....	56
Bouleverser.....	56
Ratons et patrons.....	57
Accouplements en B.....	57
Je l'aime.....	57
Je t'aime.....	57
Coquillages.....	57
Fear.....	57
Bordeaux.....	58
Être et avoir été.....	58
Berlusconi.....	58
C'en sans sens.....	58
Confiance.....	58
Choute.....	58
Comme.....	59
Plaies santé.....	59
Caractère.....	59
Point de sens.....	59
Harengère.....	59
Nombril.....	60
Brize.....	60
La paix.....	60
Taisance.....	60
Neige.....	60
Orde.....	61
Devinettes.....	61

Regards.....	61
Palanche.....	61
Longues-vues.....	61
Crête et queue.....	61
Homophonie.....	61
Cultivés.....	62
Marché.....	62
Ssssss.....	62
Réel.....	62
B.....	62
Ronces.....	63
Traduction.....	64

Paroles, paroles, paroles...

On commence l'école à six ans. On termine son doctorat en philo à trente. On enseigne pendant trente-cinq ans Heidegger, Wittgenstein et Adorno et, sur la ligne d'arrivée, on découvre qu'il y a un au-delà de la parole. Que la parole ouvre sur une béance ou suit à la trace ou... Que dans l'action il y a un reste qu'on ne peut pas dire.

Après un demi-siècle de vie dans les paroles, on serait prêt à confesser qu'elle nous a eus, un peu. Mais, on ne peut plus. Trop tard. Elle est si maligne, elle nous protège si intelligemment qu'on ne fait plus de différence entre elle et nous.

Elle nous épargne l'écoute des autres.

Les mots s'entrechoquent, se heurtent, se blessent au-delà du corps. La parole nous force à croire que seulement si on était des animaux, des vrais, sans ailes et à quatre ou six ou mille pattes, il y aurait un au-delà sans elle. Mais nous qui n'avons pas d'ailes et qui n'avons rien que deux pattes, nous souffrons par elle.

Elle est notre vie. Elle est. Nous sommes en elle. Amen. Qu'est-ce qu'on disait quand on était Catholique ? *Dieu le père qui êtes aux cieux, pardonnez-les car ils ne savent pas ce qu'ils disent*. C'était à peu près ça.

Voilà pêle-mêle ce que j'ai griffonné dans les longues journées sans parole dans ma cellule de Sant-Vittore.

Dans le train. Il parle, il parle, il parle. Aucune pensée ne glisse entre les paroles trop sveltes. Une connerie parmi les centaines que j'ai entendues entre Morbegno et Milan : « En Italie il faudra au moins cinq générations avant qu'il n'y ait plus de problèmes entre les gens ».

(((voir si les jeux de mots « excessifs » ne devraient pas être déplacés ça ne fait pas très Fiorentien... mais alors qui ? dans les aphorismes ???)))

* * *
*

Amour et mots

Les mots attirent tout ce qu'il y a de mouvant dans l'esprit, et Dieu sait s'il y en a des choses instables dans le monde immatériel ! Aimants, ils attirent la limaille de la vie ; aspirateurs, ils nettoient les tapis des sentiments ; tue-mouches, ils nous libèrent des pensées sales qui passent inopinément de la merde au gratin dauphinois... Avec le temps ils créent des monticules d'objets plus ou moins stables, qu'ils nous invitent à escalader pour mieux contempler le paysage. Dès qu'on monte, si on est trop lourd, tout déboule avec des conséquences parfois tragiques, parfois comiques — ça dépend de la hauteur et de votre sens du comique (que d'autres mots ont bâti).

L'esprit hait la monotonie des plaines, il veut des monticules toujours plus hauts, il veut des collines, des montagnes, des chaînes de montagnes... il veut l'Himalaya ! Mille Himalaya. Il pourrait employer n'importe quel mot pour s'élever. « Amour », par exemple, est un de ces mots attrape-tout qui peut créer des montagnes en partant de rien. Imaginez que votre esprit soit mélancolique, triste...

Essayez de ne pas trop vous fixer sur « mélancolique » et « triste », autrement vous risquez de vous retrouver sur les monticules de ces mots et vous ne pourrez plus me suivre. Laissez régner la confusion... il vous manque quelque chose... vous regrettez... vous voudriez... vous vous sentez instable... tout est plat... vous ne savez plus ce que vous pensez... ce que vous ressentez est indéfinissable. Parfait... attention, « parfait » aussi est dangereux et « dangereux » aussi et « aussi » aussi... Laisser le corps écacher les mots...

Je reprends, imaginez que votre esprit soit mélancolique et triste parce qu'il est retourné en enfance, parmi ses parents, ses amis, ses copains, ses oncles, ses frères, ses cousins... Imaginez aussi que vous êtes avec votre copine, au bar de *L'Espresso* et que, à l'improviste, vous dites à votre copine penaude qui vous observe penaude : « De l'amour de mon père, j'étais sûre ». Un fois que le mot « amour » a été lâché, tout s'ordonne : il attire tous les débris qui traînent sur le tapis, il aspire, il s'installe dans votre esprit et vous ne pouvez que monter sur le sommet de sa montagne et regarder... Tout est loin, tout est petit... Vous vous sentez encore plus seule... une autre fois abandonnée. La mélancolie et la tristesse sont maintenant solides, palpables. Extrêmement pointues et douloureuses. Le mot « amour » vous fait mal. Il fausse tout. Vous ne comprenez plus rien. Vous êtes seule à l'ombre du mot.

- Enlève « amour », tu seras mieux.
- Je ne peux pas. Ce serait artificiel.
- Fais un effort. Fais-le par amour.
- ...
- Ça va ?
- J'ai encore plus mal. Tout me semble inutile.
- Attends. Laisse que le vent emporte les mots. Ne les arrête pas.
- Je ne suis pas capable. J'ai la tête pleine de mots.

– Oublie la tête...

Difficile d'oublier la tête. Difficile de laisser les mots s'amuser entre eux pendant que nous vivons. Difficile d'aimer sans mots. Mais quelqu'un, je ne sais plus qui, a dit que les choses difficiles deviennent faciles si on oublie leur nom.

À bien y penser ce n'est pas tellement difficile d'oublier leur nom — quand on connaît le truc. Il suffit de les faire sortir de la tête et de les écrire.

D'écrire.

D'envoyer les mots en l'air et de le ramasser sur un lit de papier. C'est simple, n'est-ce pas ? On peut tout oublier. Les mots restent... dehors

Mots.

Rien, derrière. Rien, devant. Le milieu est vide, et pourtant je me sens solide. Le rien derrière me protège, le devant vide est une arme invisible et le rien du milieu m'intrigue.

Ce que je dis n'a pas de sens ! rien que des mots !

À moins que parler de sens n'ait pas de sens. À moins que le sens ne soit rien et il soit donc partout : derrière, devant et au milieu.

Et, à côté ? (*Question tristement ironique avec un suspect d'inquisition.*)

À côté ? (*Étonnement.*)

À côté. (*Ton positivement assertif de quelqu'un qui en a assez de perdre du temps.*)

Veux-tu insinuer que je passe à côté de quelque chose ? (*L'insinuation, qui est loin d'en être une, a touché une partie délicate du rien.*)

Rien que des mots ?

Mots écrits.

L'écriture emprisonne les mots que l'arrivée des idées avait libérés.

Châteaux de mots

On construit des châteaux de mots quand dans son enfance on n'a pas bâti de châteaux de sable.

On construit des châteaux de mots quand dans son enfance on a vécu dans des châteaux de maux.

On construit des châteaux de mots quand on ne sait faire rien d'autre (comme l'écrivait Faulkner).

Paroles.

Certaines paroles nous éloignent des rêves, d'autres tissent une frontière barbelée. Il y a des paroles qui chantent le rien, il y en a qui s'écoutent. Mais les paroles les plus dangereuses sont celles que les épines de la vie font exploser en mille fragments.

Quelle parole ?

Celle, directe, partielle, engagée, personnelle, aphoristique, courte et facile. L'amie du cri et du silence. Les autres sont fanatiques ou vides. Toutes sont inutiles

Parole de mère.

La mère, notre reine à nous, nous lègue le moi que les paroles vides remplissent de rien sous le regard aphasique du père, désormais inutile.

Le vin et les paroles.

Première bouteille. Je lui demande de me répondre clairement. Elle répond avec une théorie, psychologisante, confuse. Des exemples concrets, je lui demande. Elle ne sait pas ce qu'est le concret. Elle parle. **Deuxième bouteille.** Elle est autonome. Elle n'a plus besoin de personne. Sa réserve de mots est infinie et les mots l'emportent, loin, dans les territoires couverts par des linceuls de brume. **Troisième bouteille.** Elle s'ouvre, pose des questions. Éclaircies dans la brume. Le soleil se lève. Les paroles sortent du corps, enfin. Maintenant elle est gracieuse et belle. Elle devrait toujours être soûle, comme tous ceux que l'amour maternel n'a pas soûlés dans l'enfance. *In vino veritas*. Ce n'est pas que la vérité qui se cache au fond des bouteilles, la beauté et la grâce aussi.

Ordre et paroles.

La parole met de l'ordre dans les idées, surtout quand il n'y en a pas.

Parole et silence.

La parole du silence est souvent lourde. Trop lourde pour les esprits sans entraînement.

La parole du silence est souvent profonde. Trop profonde pour les esprits époumonés.

La parole du silence est souvent troublante. Trop troublante pour les esprits chétifs.

La parole du silence est souvent étouffée par le silence des mots.

Pris.

Je suis encore une fois pris entre je ne sais pas quoi et je ne sais pas quoi. Je ne suis sans doute même pas pris. Je suis en train d'écrire et les mots me prennent, me portent, me cachent. Ils créent des écrans de mots derrière lesquels je cherche des mots pour rompre l'enchantement de l'écran.

Parler.

Elle me demande des nouvelles de mon voyage. Je lui parle du bavard qui m'irrita jusqu'à Milan. J'enchaîne sur ma marotte, le silence. Je lui dis qu'il faudrait dire beaucoup moins de mots, réapprendre le silence. Les mots devraient ponctuer le silence et non vice-versa, que j'ajoute. Et je parle, je parle, je parle. Pour chercher de nouveaux mots, je fais des détours, de longs détours dans les mots. Je cherche les mots intelligents qui touchent l'esprit, je ne trouve que des mots. Et je parle, je parle, je parle.

Dixit.

Ce qui m'avait toujours dérangé dans le *ipse dixit* c'était le *ipse*, depuis quelques temps, c'est le *dixit*.

Langage.

Dire que l'homme est un animal doté de langage ou un animal politique est strictement équivalent. Tellement équivalent qu'essayer de déterminer ce qui vient en premier ou chercher un rapport de cause à effet n'est pas une tâche pour hommes habités¹ par le langage, mais pour brutes de l'esprit

¹ J'aurais aussi pu écrire « habillé » par le langage si je voulais faire un clin d'œil à la vie nue d'Agamben plutôt qu'à la maison d'Heidegger.

qui emploient le langage comme le menuisier le marteau ou les journalistes le clavier. Pour les manœuvres de l'abstraction.

Approchement.

Le langage rapproche parce que l'ambiguïté qui le mouille crée, sous les mots, la moisissure où le désir s'installe.

Éloignement.

Le langage éloigne parce que les mots gelés des discours interinhumains rendent le baiser impossible.

Images et mots

On *rappelle le cochon* quand on veut retourner à son premier propos et on *revient à ses moutons* quand on veut terminer une digression ou, moins commun, *on reprend la chèvre à la barbe*. On parle d'une *selle à tous chevaux* quand on le sert à toutes les sauces. On *hache de la paille* si on parle avec un accent allemand et on peut *monter sur ses grands chevaux* si un Allemand défend le Reich. On *saute aussi de branche en branche* si on ne veut pas abuser du *sauter du coq à l'âne*. Les images sont faites pour parler. Est-ce que celles-ci nous parlent encore ? Presque plus. Elles sont devenues abstraites, elles ont perdu l'image. Elles se sont réduites à des mots, pour nous qui avons quitté la terre

Sage.

C'est-à-dire libre dans la prison de la raison, gardé par les mots.

Guide-âne.

Que *guide-âne* soit synonyme de *pense-bête* est-ce un aléa ? ou la Nième vexation des barbus bestions envers leurs congénères béats ?

Castor.

J'ai l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de locuteurs (Oh là là !) français qui savent que dans l'ancien français le « castor » était un *bièvre*. Mais si je le leur dis, ils penseront à *beaver* plutôt qu'à leur origine commune latine *bebrum*. En dépit que j'en ai, *beaver* me fait penser à con. Je cours alors, comme une petite fille fringante, chercher *con* dans le « dictionnaire de l'ancien français » où je trouve une définition qui mériterait de longues considérations savantes ou ironiques (ou les deux)². : « *con* n.m. Parties naturelles de la femme. » J'imagine que « naturelles » dans ce contexte signifie « Qui n'ont pas été modifiées par l'homme³ », selon une définition canonique du *Grand Robert*. Et ce n'est pas faute d'avoir tenté !

Assassin.

Tous ceux qui ont un certain amour de l'étymologie et une bonne dose d'ignorance pensent qu'« assassin » dérive de l'arabe *hasis* (haschisch) tandis qu'il dérive de *assas* (gardien) ce qui est bien plus logique même si moins excitant. Mais il y a encore moins de personnes qui savent qu'assassin a fait disparaître un autre terme pour meurtrier qui serait politiquement bien trop chargé : *occidental*.

² Avec le danger, bien réel, que quelqu'un du Trempet, un jour ou l'autre, le fasse.

³ Notez qu'homme a un h minuscule et que donc les femmes sont exclues.

Siffler.

C'est facile de faire venir un chien : il suffit de siffler (*Grand Robert*, **Chien. Chienne. n.** (...) Siffler un chien pour le faire venir). Et pour les chiennes ?

Proverbes pansus.

Il y a des proverbes insipides et réactionnaires, d'autres chargés d'une sagesse démodée, d'autres encore brillants comme s'ils venaient de sortir de l'usine de la parole. Il y en a de tous les types pour tous les goûts. Même de vulgaires et de pansus pour des gens sans goûts : Avoir le dos au feu, le ventre à table.

Dépravation.

Quel dépravé ! Il passait son temps à imaginer les nues nues.

Poculer :

Littér., vx. Prendre part à une partie de plaisir. *Le Robert* ne propose pas d'étymologie. Et pourtant sans être un pro des anagrammes...

Posséder.

Posséder (dans la pensée) qu'une pale est l'aube d'une roue et que le prêtre porte l'aube quand il pose la pale sur la patène est patemment plus pénible qu'on ne le pense.

Procréer.

Il était plus populaire de procréer en possédant une paysanne dans un pré qu'en poculant avec une professionnelle dans un passage parisien.

Porte jarretelles.

De « poculer » à porte jarretelles le pas est court. Mais ce n'est pas « poculer » qui l'a lancé sur les traces des jarretelles, ce sont plutôt les potiches et Sylvie Vartan. Le lien ? Simple, selon Renzo. Le seul divertissement qu'ils avaient à l'Académie, c'était de regarder à la télévision, le samedi soir, une émission où Sylvie Vartan chantait « *Booonne nuit...* » — il avait oublié le reste de la chanson, mais il n'avait pas oublié la jupe flottante et courte. Mais ce n'était pas Sylvie Vartan qui portait les jarretelles comme on pourrait penser, mais lui et ses copains de l'Académie militaire. « Je pensais que les hommes au XX^e siècle ne portaient plus de jarretelles, à moins d'être... », observa sa nièce pudique mais pas toujours respectueuse. Et bien, non. Les cadets continuaient à les porter. « Normal. Les militaires vivent dans le passé », ajouta-t-elle, avec componction. J'aurais aimé ajouter que, malheureusement, comme les prêtres et les imams, ils agissent dans le présent mais, craignant troubler l'admiration de l'oncle pour cette nièce un peu trop prétentieuse, je ne dis rien.

Pourquoi.

Pourquoi les gens préfèrent-ils les bahuts aux huches ?

Problème

« Le problème avec les journalistes, c'est qu'ils veulent toujours écrire des articles » (Julien Gracq)

Poils moyenâgeux.

J'ai lu que « Je veux qu'on me tonde si je fais cela », était une expression très usitée, pour signifier une certitude, au moyen âge, quand, en France, selon le code de Charlemagne, raser la barbe et

tondre les cheveux était une punition équivalente à la fustigation. J'ai lu et j'entendais des « Oyez, oyez » appeler la populace sur la place d'Amiens pour assister à trente coups de fouets ou aux adieux aux poils. Choses d'autres temps ? Certainement, si j'observe le fils de ma compagne et tous ses copains. Pas si loin que cela, si je pense aux femmes qu'on a passées à la tondeuse en 1945 pour avoir été plus catholiques que le pape — pour avoir aimé l'ennemi. Je ne connais pas les lois islamiques mais j'imagine qu'il y a quelque chose de semblable même si j'ai l'impression que, de ce côté-là de la culture, on a des tendances à couper plutôt les mains et les pieds.

Poils romantiques.

Je n'ai jamais su si j'aimais plus Goethe pour sa capacité d'être puissant parmi les puissants sans la jactance des puissants, pour son Faust, ou parce qu'un jour il a dit que les grands amants ne sont pas poilus et ont une pomme d'Adam très marquée. Je crains d'être Goethien, surtout à cause de ma pomme d'Adam qui est comparable à la pyramide de Khéops et de mes 45 poils. Quel choc quand j'ai lu que les femmes préfèrent les hommes comme Goethe et moi, non pas à cause des grandes qualités que les ours n'ont pas mais parce que bien de femmes sont allergiques aux poils des hommes ! Pour imaginer l'étendu du phénomène, il suffit de penser que selon Gloria Steinmeisein les femmes allergiques aux poils humains sont trois fois plus nombreuses que les femmes allergiques aux chats. Quel coup pour mon ego ! Heureusement que j'ai un ego plus grand que ma pomme d'Adam

Ponctuation.

L'autre jour Isa trouvait que j'exagérais avec les points de suspension. Pour lui montrer que j'en étais consciente je lui parlai de Céline, celui qui écrivit un roman avec des milliers de « ... » et qui disait qu'écrire avec des points de suspension c'était le propre des femmes (et, connaissant les idées du mec, on peut imaginer qu'il ne faisait pas un compliment !).

Hier je reçu un e-mail d'une amie italienne avec une citation tirée du *Zibaldone* de Leopardi :
« *L'écriture doit être écriture et non algèbre ; elle doit représenter les mots avec les signes convenus et la tâche des mots ainsi représentés, c'est d'exprimer et de susciter les idées et les sentiments, c'est-à-dire les pensées et les affects de l'âme. Qu'est-ce que cet encombrement de petites lignes, de petits points, de petits espaces, de points d'exclamation doubles, triples ? Il faut croire que l'écriture hiéroglyphique revient à la mode, et qu'on ne veut plus écrire les sentiments et les idées mais les représenter, et ne sachant pas donner une signification aux choses avec les mots, voudrions-nous les peindre ou leur donner un sens avec des signes, comme le font les Chinois ? (...) Qu'est-ce cela sinon le retour à l'art d'écrire de l'enfance ? (...) N'est-il pas préférable que l'écrivain qui écrit de cette manière, soit peintre ? (...) Il n'y a pas d'émerveillement là où il n'y a pas de difficultés. Et, où est-ce la difficulté quand on exprime le pas des chevaux martelant le sol avec trap trap trap et le son des clochettes avec ding ding ding, comme le font les romantiques ? C'est une imitation de nourrice, de saltimbanque (...) »*

Après ça ? Après ça, on essaye d'être plus rigoureux et, quand on n'a pas la force de trouver les mots, on prend sa *Nikon* et on arpente la ville à la recherche d'images pour les mots perdus.

Poncifs

Rien de plus évident que les poncifs des autres.

Rien de plus troublant que les poncifs qu'on ne connaît pas.

Rien de plus emmerdant que les savants au sourire cynique qui vous disent : « Ça c'est un poncif ! ».

Rien de plus triste que ces gens qui vous assènent des poncifs avec le calme des dieux.

À propos des rapports entre religion et science. Celle-ci, je ne la connaissais pas : la science étudie comment les cieux vont et la religion comment aller aux cieux

Polenta

Pour moi la polenta n'est pas un mets comme les autres. Avec le lait (celui de ma mère en premier, celui des vaches après) elle a été au centre de mon alimentation au moins jusqu'à quinze ans (ce n'est pas qu'après elle soit disparue mais sa fréquence est devenue comparable à celle de la pleine lune). Quand j'étais enfant j'estivais et je mangeais (comme tous les bergers) polenta deux fois par jour. Et je l'aimais même si je dois dire que quand j'avais la chance d'avoir un morceau de pain... quel bonheur ! Surtout le pain croustillant. On peut dire tout le bien qu'on veut de la polenta, mais il serait malhonnête de dire qu'elle est bonne à croquer. Pour avoir un soupçon de « crocage » il faut la réchauffer dans le beurre ou sur la braise, mais dans les Alpes, en été, on ne la faisait jamais réchauffer. Il n'en restait jamais.

Il m'est déjà arrivé de me demander pourquoi les Inuits ont plusieurs mots pour la neige et en *Valtellina* un seul pour la polenta. Est-ce parce que la neige pour les Inuits était plus importante que la polenta pour les Valtellinois ? Certainement pas. Nous étions toujours dans la polenta comme eux dans la neige. Imaginez donc quelle surprise quand dans un livre écrit par un Juif américain de Chicago (Saul Bellow) je trouve la texture de la peau d'un malade (Ravelstein) comparé à la polenta. Texte : *sa peau avait la texture de la polenta* (fin du premier paragraphe, à la page 206 de la *Blanche* Gallimard). Mais la polenta a mille textures ! Il y a celle de la polenta des bûcherons, celle de la polenta moue de la vieille grand-mère, celle de la polenta crue de la jeune mariée, celle de la polenta avec la farine moulue grosse (ou fine ou moyenne), celle de la polenta avec beaucoup de sarrasin, celle de la polenta avec beurre et fromage...

Une bévue du traducteur ?

Pour m'en assurer, j'ai donc acheté l'original. Page 178 de l'édition *Penguin Books* : *His skin had the texture of cooked farina*. Vile traducteur ! Depuis quand la polenta est *cooked farina* ? As-tu déjà vu avec quel amour on marie l'eau et la farine ? De quoi parles-tu, connard sans culture ! Je n'ose pas écrire ce que j'hurlai à la responsable de Gallimard avant qu'on m'emmène à l'urgence psychiatrique de l'hôpital Notre-Dame.

P.S.

Pour me calmer il a fallu que l'infirmière me fasse une piqûre de 30 milligrammes d'Enphintaimou extra fort

Peirce.

Mon champ d'intérêt d'aujourd'hui est très restreint. Restreint au « P ». Pourquoi ? Parce que.

À ce propos, poilà pelpes considérations puite à une pondue au promage préparée par un puisse de penève pour prois pillas et un pomme.

Tous les champs d'intérêt devraient être assez petits pour qu'en l'espace d'une journée on puisse en faire le tour. Une bonne gouverne devrait forcer les gens, *manu intellectuali*, à abandonner leur champ, après un tour, pour que l'on ne s'entiche pas de son lopin et on ne devienne pas comme ce célèbre expert qui parlait de sa ronceriaie comme d'une roseraie. Mais, même si je suis pour les champs réduits, je trouve que trop c'est trop. Je suis donc en désaccord avec les théoriciens de l'espace hyper-restreint comme Philip H. Devenport pour qui « les dimensions d'un champ d'intérêt ne devraient pas dépasser la portée du RIS (*Rhematic Indexical Sinsign*) » et qui dans leur engouement pour le dernier Peirce oublie que les RIS sont *connotationis liberi* si et seulement si le RIL (*Rhematic Indexical Legisign*) est la résultante que la dénotativité de la triade objectuale transfère par abduction de *l'hic et nunc* de *l'actisign*. Un oubli dont les conséquences théoriques vont bien au-delà de la sémiotique parce qu'il crée des *copulants* qui ne dénotent ni décrivent mais qui « expriment simplement les relations logiques » ce qui, dans les rapports pragmatiques et *παρεληλυθώς* nie ce que Peirce pensait être la fonction essentielle des signes : « de rendre efficaces des relations inefficaces. » (Charles Sanders Peirce, *On signs and categories, letter to Lady Welby*, in « *Collected papers of C. S. Peirce, Volume VIII, Reviews, Correspondance and Bibliography* », page 227, Harvard University Press, 1958.)

Connais-toi toi-même

Quand je lis des comparaisons avec les camps de concentration nazis j'ai toujours l'impression qu'on n'a pas saisi la spécificité et le niveau d'horreur atteint dans les enclos de la bête blonde. Cette impression est souvent accompagnée par un sentiment d'impuissance et par une grande amertume surtout quand on les compare aux « camps » serbes, aux attaques des Israéliens, aux horreurs staliniennes, aux massacres au Rwanda ou à la cruauté des Inquisiteurs, car il me semble que le choix d'expériences politiquement si claires, met encore mieux en évidence la difficulté de saisir le Nazisme comme la grande fête de la bestialité — humaine, humaine, très humaine, heureusement. Hier soir, je feuilletais un livre de Nietzsche pour ne pas m'endormir avant l'appel au bétifiement de Stéphane Bureau et, tout à coup, j'ai eu une image simple, claire, profonde comme la vérité : j'ai vu le portail de l'âme humaine surmonté par la phrase « Connais-toi toi-même » et le portail n'était pas un portail quelconque mais il était la grille d'Auschwitz où la célèbre invitation au voyage intérieur avait pris la place de la non moins célèbre invitation au travail : « *Arbeit macht frei* ».

« Je suis fou ! Complètement cinglé », me dis-je. « Nietzsche me rend dingue ! Que Socrate soit un décadent et un nihiliste, ça va encore, mais le comparer à Hitler ! C'est débile. » Je fermai donc le livre pour arrêter ces folles images chargées de non moins folles idées, mais je ne réussis pas à arrêter leur flux. Je ne dormis pas de treize nuits, ce qui me confirma (mais, en avais-je encore besoin ?) que la volonté ne peut se vanter de contrôler que ce qui est déjà sous contrôle. N'ayant pas la main de Godard pour filmer la confusion de mes images, je vais essayer de rapporter, le plus fidèlement possible, avec de simples et modestes mots cette descente dans l'enfer de la vérité.

La confusion la plus totale règne autour d'un long, long, train noir qui déverse une masse confuse d'idées, de désirs, d'espérances, de passions, d'amours, de sagesse, d'étourderie, de haine, de rêves, de velléités, de courage, de déception, d'envie, de courroux, d'illusions, de colère, de générosité, de mesquinerie, de méfiance, de penchants, de peurs, de dépit, de joies... Comme ils glissent sur terre, ces habitants de l'âme (que, à défaut d'un meilleur terme, j'appellerai *Âmiens*) s'étreignent, s'embrassent, se frappent, s'agglutinent. Des RR⁴, les prétoriens de la raison, aboient dans une langue étrangère des ordres que les Âmiens ne comprennent pas. À coup de logique et de calcul les RR réussissent finalement à former deux longues files : d'un côté les bons sentiments et les passions constructives et de l'autre les mauvais et les passions qui aveuglent. Encore des ordres, que personne ne comprend. Le chef des RR fait sortir une bonne illusion et la déshabille sans aucun respect pour son âge. Elle baisse la tête pour couvrir ses vieux seins avec la blancheur des rares cheveux et cache ses parties cachées d'une main tremblante. Les RR courent le long des files criant et donnant des coups avec la crosse de leurs revolvers pour forcer les autres à se dénuder. Seul un jeune rêve se refuse et court dans ma direction. J'ouvre mon manteau pour le cacher mais il me traverse comme si j'étais une simple illusion. Un RR aussi passe à travers mon corps et va rejoindre le rêve pour le finir d'un coup de revolver aux temps. Deux tables sont installées devant l'entrée :

- Nom ?
- Penchant.
- Âge ?
- Trois cent mille ans.
- Religion ?
- Aucune.
- Origine ?
- Amour.
- Suivez la file !

Moi aussi je suis la file derrière Penchant sans que personne ne me voie. Pour être sûr que je suis invisible, je donne un coup de pied à un des Âmiens qui aident les RR dans leur tâche immonde : croyant sans doute que c'est un ange envoyé par Dieu qui l'a frappé, il tombe raide mort sous le regard impassible d'un RR.

Je passe la grille et me mélange aux flâneurs qui discutent, rient et se sourient, complètement indifférents à la RR femelle qui trie les Âmiens selon une logique obscure. Je fuis leurs échanges légers en me dirigeant vers un énorme bâtiment rococo, de l'autre côté du parvis en dalles grises, où flotte le drapeau des RR (un soleil rouge pâle et la devise *summum bonum* sur fond blanc). Devant l'édifice, un poteau avec trois plaques indicatrices en bois orange, comme on en voit souvent aux croisements des sentiers alpins, avec, brûlé en noir : **conscient** (vers la gauche), **subconscient** (vers la droite), **inconscient** (vers le centre). Dans le hall, trois hommes impeccables et une femme en décolleté jouent le deuxième mouvement du Quatuor à corde (opus 132 en la) de Beethoven. Attiré par les rires qui ne semblent pas déranger les musiciens enveloppés de leur musique raffinée, je me dirige vers le salon de droite où un vieux sale, dans une fausse joie, pose de fausses questions pour avoir de fausses réponses à une dizaine de personnes qui l'entourent et qui rient au faux humour du vieux faux maître. Même ma curiosité inébranlable ne peut me retenir après avoir entendu les phrases profondes et banales qui volètent dans la pièce.

⁴ Raisonners de la Raison.

Je sors.

Je suis la file des Âmiens qui s'enfonce dans le quartier Inconscient. À perte de vue des cubes gris, pas plus hauts qu'un mètre, avec une minuscule fenêtre en demi-lune sur le dessus. Je me penche sur un cube rue saint Augustin : l'intérieur est complètement vide, seul un Âmien, accroupi au centre du plancher, balance lentement sa tête de gauche à droite et de droite à gauche. Comme je frappe à la vitre, il lève lentement la tête mais son regard évidé ne semble pas me voir. Il reste pendant quelques minutes dans cette position inconfortable et puis il laisse retomber la tête sur ses genoux. Dans tous les cubes de la rue le même spectacle. Je tourne sur la rue Boèce où un RR attend devant un cube. Son camarade sort en rampant, il a dans un main une patène où est déposée une boule rouge, les restes d'un Âmien. La boule est glissée dans un four portable alimenté avec les feux de la raison. J'attends que les RR s'éloignent⁵ pour ouvrir la porte du cube suivant où on venait d'installer un nouvel arrivé. Elle⁶, me regarde avec un mépris à peine voilé de mélancolie.

- Que voulez-vous ? N'est-ce pas assez ce que vous venez de nous faire ?
- Je ne fais pas partie de leur gang. J'étais de passage quand j'ai vu qu'on vous déchargeait du train et, poussé par la curiosité, j'ai suivi la file à l'intérieur du camp. Je ne comprends pas ce qui se passe. Aidez-moi à comprendre et, quand je retournerai dans mon pays, je parlerai de vous. J'essaierai de convaincre les gens que le traitement qu'on vous réserve est comme celui des camps nazis. J'en parlerai de manière qu'il n'y aura pas d'excuses. On ne pourra pas dire « On ne savait pas » ou « Qui aurait pu imaginer ! ». Qui sont ces fous qui vous enferment ?
- Ce que vous voyez n'est pas le résultat de la folie d'un homme ou d'un peuple, ni le fruit du hasard. Tout a débuté il y a bien longtemps. Il y a bien longtemps...

Son regard s'adoucit. Sa bouche s'étira légèrement dans un début de sourire.

- C'était l'aurore d'une nouvelle ère. Lumineuse. Azure. Les hommes déposaient les mots devant eux, les étudiaient, les aimaient et les mots les aimaient en retour Mais les mots, encore plus que les hommes, ne peuvent pas vivre isolés, chaque mot a besoin du souffle de ses voisins pour respirer. Malheureusement, pour vous, pour les hommes surtout, ils peuvent vivre en apnée pendant des siècles donnant ainsi l'illusion aux hommes de la connaissance. Et cette illusion les rend ivres. Ivres de connaissances. Mais sectionner, isoler, distinguer, préciser est l'œuvre démoniaque de la raison qui se retourne contre elle-même.
- Mais la raison permet de classer, d'analyser et donc de comprendre...
- Analyser aurait pu être comprendre. Ça l'a même été. Analyser c'est comprendre quand on considère les objets naturels mais quand on touche à ce qui est intouchable alors... il ne faut pas vouloir toucher l'intouchable. Vouloir toucher à ce qui appartient à l'esprit est insensé et mortifère... pour ce qu'on touche et pour ceux qui touchent.
- Je ne vous suis plus. Pourquoi employez-vous le mot « toucher » ?
- Parce que le fait de créer des catégories, de séparer les mots comme s'ils avaient un tant soit peu d'autonomie c'est les traiter d'objets, c'est les rendre concrets et donc « touchables ».
- Les choses de l'esprit sont donc ineffables ?
- Non, elles sont dans un état intermédiaire. Les choses de l'esprit, comme vous dites, doivent toujours être en mouvement. Le mouvement, avec les entrecroisements qui s'ensuivent, font que l'esprit est esprit.
- La poésie...

⁵ Précaution non superflue, car, même si à plusieurs reprises j'avais expérimenté que j'étais invisible, je ne pouvais pas espérer que si j'ouvrais la porte ils ne s'en apercevraient pas.

⁶ Les Âmiens n'ayant pas de genre, leur genre est le genre de leur nom. La suite vous montrera pourquoi j'écris « elle ».

- Si vous voulez. Mais le mot « poésie » a une signification trop technique ou trop générale. Ce qu'on entend par poésie ne peut pas être rendu avec un mot non plus. L'esprit est dans le faire et non dans le dire. L'esprit, contrairement à ce que les hommes pensent, n'est pas abstrait. Regardez-moi...

Dès qu'elle termina sa phrase elle perdit lentement ses formes et une brume légère m'enveloppa et remplit le cube. Je ne sais pas combien le tout dura mais après (je dis « durer » et « après » parce qu'il n'y pas de mots pour indiquer le mouvement hors du temps) elle était de nouveau devant moi. Exactement dans la même position, sans changements sinon que le regard était un peu plus mélancolique, un peu plus seul. Pour reprendre le dialogue je me présentai et je lui demandai qui elle était.

- Qui suis-je ? Si vous m'aviez posé la question quand je vivais en liberté dans les âmes des humains je n'aurais pas pu vous répondre. Je vous aurais dit que j'étais ce que j'étais. Que j'étais tout et rien. Que pour être, j'avais besoin de milliers, de centaines de milliers d'autres Âmiens pour être. Que c'était dans les changements, dans les passages, qu'éventuellement j'étais. Maintenant je suis. Oui, maintenant que je suis presque morte, je peux vous dire que je suis, qui je suis.
- Morte ? Non. Je vais vous sortir d'ici.
- Que vous êtes bête ! Personne ne peut nous sauver, nous les Âmiens. Il est trop tard. Vous avez 2 500 ans de retard. Je suis Sagesse.
- Si vous êtes Sagesse vous ne devriez pas vous laisser abattre par les contingences. Vous savez que...
- Non. Je ne sais rien. « Sagesse » sait seulement quand elle est agglutinée à la folie, à la bêtise, à la colère, à l'amour, à la sollicitude, à la haine...
- Mais vous savez ne pas savoir...
- Quelle bêtise ! Quelle hypocrite prétention ! C'est de là que tout est né : des questionnements pour mettre à nu la signification des mots. Quand on déshabille les mots ont est toujours déçu. Ils sont trop vieux, trop pleins de souffrance, trop insignifiants pris un à un. Vous voyez, dans ce camp, on porte aux extrêmes conséquences ce que Socrate a débuté. On nous isole, on nous rend purs et ainsi on nous tue. Mais, maintenant, on n'a pas d'excuse. On sait tout cela. Ou, on devrait le savoir.
- On sait quoi ?
- On sait que nous isoler veut dire nous tuer. Quand on nous fixe, quand on nous définit, l'âme humaine devient un caravansérail de mots vides qui s'agitent pour donner l'impression de la vie.
- Mais, au siècle passé, Freud, Lacan et bien d'autres ont essayé de limiter les dégâts de cette hypersimplification de la raison.
- Peut-être que leurs intentions... mais ils n'ont fait que porter le rasoir de l'analyse là où nous avions essayé de nous cacher après qu'on nous ait chassés de nos lieux ancestraux. Ils ont appliqué les mêmes méthodes. Analyser. Analyser. La compulsion à analyser... la compulsion à analyser est le résultat du sentiment de puissance que la cervification des mots morts donne.
- Vous semblez haïr la connaissance. Mais n'est-ce pas ce qui nous caractérise ?
- Il y a des choses que la connaissance doit respecter.
- Ce que vous dites me fait peur. J'ai l'impression d'entendre un pasteur protestant ou un Imam ou le Pape.
- Oui je hais la connaissance mais pas comme eux : les religions s'opposent seulement en apparence à cette dévitalisation. Ce sont elles qui, une fois qu'elles ont laissé tomber les dieux

et ont créé un Dieu, ont dû s'appuyer sur les textes et analyser les paroles. L'esprit a été tué par l'écriture. Par l'objectification du souffle. Mais parler de cela me fait trop mal. Laissez qu'ils me jettent dans leurs fours. Entendez-vous leurs pas ? Ils arrivent
Ils arrivèrent avec leur four portable.

Ils sont partout maintenant. Ils circulent orgueilleux parmi nous. Nous sommes tous des analystes, nous voulons tous nous connaître, nous sommes tous sourds, nous sommes tous des RR.

Le bon mot.

J'avais passé la matinée sur le Mont-Royal à photographier les muscles jumeaux et soléaires des joggeurs, des marcheurs et des flâneurs pour étudier l'impact sur les jambes des différentes façons de se déplacer. Il n'est sans doute pas inutile de préciser que l'ensemble des muscles jumeaux et soléaires est appelé *mollet* dans la langue de tous les jours.

Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai que je voulais étudier l'impacte, etc. Ce n'était que l'excuse que j'ai trouvée pour Marguerite quand je suis parti avec la Nikon. Je n'aurais jamais pu lui dire que je voulais étudier les jambes pour voir dans quelle langue on rendait mieux les muscles jumeaux et soléaires. Elle ne m'aurait pas cru. Marguerite est très malicieuse.

Peu importe les intentions, ce qui est important c'est que j'ai pris 108 photos qui m'ont permis de faire un travail vraiment scientifique dont je peux vous livrer en primeur le résultat : c'est dans le vieux dialecte de mon village alpin qui s'exprime mieux l'essence du mollet. Ce qui est bien normal si on pense à comment le mollet est sollicité quand on marche en montagne.

Explication.

Dans mon dialecte le mollet s'appelle *Boutacheuleault* qui est un diminutif de *Boutache* (ventre) avec changement de genre : les jambes ont un petit ventre féminin. À bien y penser, j'aurais pu y arriver sans tout ce travail de recherche : il aurait suffi de réfléchir. À une époque (pas si éloignée) où on appelait⁷ les mollets *petites ventres*, l'emprisonnement du corps des femmes n'étaient pas une exclusivité musulmane et le mollet était la seule partie de la jambe qu'on avait la chance d'apercevoir hors de la chambre à coucher.

Que de caresses aux *petites ventres*, rêvées dans les âpres sentiers alpins !

Que de caresses aux ventres des petites, dans les doux rêves alpins !

P.S.

⁷ Rien d'étonnant que dans mon dialecte les *petites ventres* aient cédé la place à la *pulpe de deuxième qualité* qui est une traduction littérale de l'italien *polpaccio*. Aujourd'hui qu'on monte aux chalets en auto et que les femmes portent des shorts, les mollets sont devenus de la chair sans importance et ont cédé la fonction de rêves aux plissements et aux ondulations des shorts.

Quand elle a vu que je n'avais photographié que des muscles jumeaux et soléaire de femelles elle n'a pas cru au hasard. Marguerite est très malicieuse

Manque.

Toute expression langagière exprime plus que ce que le locuteur croit dire. Que celui qui parle soit toujours en deçà de ce qu'il dit, c'est un truisme. La parole comme tout élément de la réalité dépasse les capacités du sujet, ce qui permet au « n'importe quoi » de ne pas être du « n'importe quoi » ou, de l'être seulement de manière temporaire. La structuration (et non seulement du discours) est un moyen efficace pour cacher le plus qui dérange l'efficacité bien plus que le manque. On aimerait penser un monde où le seul manque est le manque de manque. Ce serait un monde libre et amoral où règne le politique

Compromis.

Les néo-féministes devraient réfléchir un peu plus avant d'attaquer les « féministes radicales américaines ». Leur art du compromis leur fait oublier que ce sont les cons promis qui ont compromis l'émancipation — pas seulement des femmes !

Tout.

Elle est tout feu tout femme

Concours.

L'AFNI (Association française des nouveaux freudiens) a lancé un concours pour concevoir l'épigraphe de son premier congrès. Pour être conformes, les concurrents doivent exprimer « de manière concise un seul concept sans confusion possible avec les lacaniens ». En considérant l'importance que Freud, contrairement à Lacan, donne aux seins, nous avons concocté une épigraphe qui nous semble fort convenant : ON EST TOUJOURS TRAHI PAR LES SEINS.

Rond.

Le cercle est une figure intrigante depuis que le rond est rond.

Le cercle est une figure féminine depuis que le rond est rond.

Monde maintenant.

Le féminin est intrigant depuis que le monde est monde, depuis que le monde est immonde.

Fraye.

Quelle frayeur que de se frayer une voie dans la frayère remplie de saumons effrayés après avoir défrayé les frais effrayants d'un psy aux prises avec le frayage !

Vieux mots

Imaginez une pépée, franche du collier, et pas encore piquée des hannetons, faisant son persil dans une grande conurbation. Ayant un cheveu pour un cérébral qui préfère compulser des chrestomathies plutôt que de se payer une toile, elle emploie le vert et le sec pour chevir des *Méditations* de Descartes. À l'aube des mouches la phrase « Relâchons-lui donc encore une fois la bride » la laisse bien plus pantelante que quand son chipé lui donne l'aubade. Relâcher la bride ? Elle n'est pas bien ferrée en chevaux — elle est dans la sangle et elle a trop souvent perdu l'étrier pour cracher à l'esquipot pour des cours d'équitation et elle, elle non ! elle ne défromagera jamais un greluchon pour pouvoir ne pas monter à poil ! Donc la bride, même si elle se cassait la nénette, ne la faisait penser qu'à ces sinoques jaunes bouffeurs de briques où aux poulets de mamie et, dans ce contexte, elle ne pigeait que dalle. Des poulets et des chinois dans Descartes ?

Je n'y comprends rien ! C'est quoi cette histoire à dormir debout, sans queue ni tête ? Cette fille a quand même vu des films avec des chevaux et des... brides !

Chibre ! Vous êtes éveillé comme une potée de souris ! Vous avez l'air de connaître mouche en lait ! Dit plus simplement, vous avez du pif. Mais pas assez pour un vieux marle de ma taille. C'est une provocation pour vous qui faites la lippe devant cette gossaille envoûtée par les images du cinéma et de la télé et qui ne « lisent plus et quand ils écrivent c'est une catastrophe ! On n'a pas fini de voir la langue se racornir ! » Vous avez pigé le début mais... commencement n'est pas fusée ! Dans une langue à la portée de votre vieille fraise : la télé et le cinéma sont les seules manières actuelles de comprendre le sens d'un monde perdu. Ils vivifient ce qui fut. Ils sont le sel de la parole.

En paraphrasant quelqu'un que vous devriez reconnaître : *Dieu méprise les contempteurs.*

Mots d'autrefois.

Albert Jacquard : « Chaque fois qu'on dit " Le soleil se couche " ou " J'ai admiré le lever du soleil " on dit une sottise. » Je crois que c'est Jacquard qui dit des sottises. Le soleil se couche. Il n'y a pas de doutes. Ceux qui en doutent sont des fous furieux. Celui qui a déjà vu la terre tourner autour du soleil est... un astronaute. Il insiste : « La phrase plus anodine peut ainsi camoufler la réalité. » Comme si la réalité des phrases anodine n'était pas aussi « réelle » que celle de la science. La science est plus efficace ? On a le droit d'en douter quand on voit l'effet de certains slogans. S'il était ministre de l'éducation nationale, savez-vous, ce qu'il dirait aux élèves ? Il leur dirait « De se méfier des mots d'autrefois, qui nous empêchent de voir [le] changement en cours. » Quelle chance (pour les Français) qu'il n'a pas été ministre !

Mais, malgré lui, Jacquard sait être poétique : « L'éternité est aussi courte que l'on veut, il suffit de se rapprocher d'un trou noir » !

Mots d'encouragement

Il est de très bonne volonté et il semble faire sans trop rechigner des choses que les autres enfants refusent carrément. Quand il repasse les mouchoirs de papa ou cire les souliers de maman, on lui dit « bravo », car, pour un enfant, c'est bien fait. À quarante ans il continuera à faire plein de choses comme quand il était enfant : c'est-à-dire bien pour un enfant mais pas nécessairement bien pour un adulte et il ne comprendra pas pourquoi vous le critiquez. Il est trop sûr de lui.

Elle est de très bonne volonté et elle semble faire sans trop rechigner des choses que les autres enfants refusent carrément. Quand elle repasse les mouchoirs de papa ou cire les souliers de maman, on ne lui dit jamais « bravo », car il y a toujours quelque chose que l'on aurait mieux fait. À quarante ans elle n'aimera plus faire bien de choses mais ce qu'elle fera sera mieux qu'en enfance. Elle ne comprendra pas pourquoi vous la critiquez. Elle est peu sûre d'elle.

Il ne s'agit pas seulement de différence d'éducation entre les petits gars et les petites filles. Il s'agit surtout du style de la mère et de son assurance à elle. Ce qui montre une nouvelle fois que les enfants sont faits par leur mère dans les quelques courtes années qui suivent la sortie à la lumière. Et l'éducation ? L'éducation, pour ceux qui ne sont pas des retardés mentaux, termine avant l'adolescence — heureusement. Après ce n'est que de la rationalisation et de la justification de ce qui est là et qui ne s'en ira plus. Est-ce un hasard si la pensée logique se forme vers douze ans ? Certainement pas, à ce niveau-là il n'y a pas de hasard. Elle se forme quand on est fait et force est de travailler à se défendre.

Mots-clés.

À cause de la zone de turbulence sémantique qui entoure les mots, dès qu'on choisit un mot-clé⁸ on peut ouvrir toutes les portes que la société a installées pour diviser et ainsi faire communiquer les gens. On peut tout expliquer. Mais, fasciné par cette toute-puissance, on s'arrange souvent pour bâtir d'autres murs de mots, y mettre des portes et faire ainsi étalage de la puissance de notre mot-clé : c'est-à-dire de notre intelligence. À vrai dire, pas n'importe quel mot. Si par exemple je choisis « homard », il est fort probable que je n'ouvrirai que les portes de ceux qui bavent devant des pinces orange, comme moi devant la confiture d'oignons. À moins que l'on ne se sente pas l'âme d'un prestidigitateur, il est donc plus malin de prendre un terme abstrait, en le choisissant de préférence parmi ceux qui circulent dans les livres à la mode, et qui ne sont pas trop galvaudés. Si on a eu un bon flair et si on est appuyé par la machine marketing d'un grand éditeur ou d'une grande université, on aura ainsi la chance de participer à son galvaudage⁹. Ce qui est important par-dessus tout, dans cette course à l'ouverture, c'est que tout doit donner l'impression de couler de source : la raison doit donc avoir si bien agencé le monde, qu'on passe d'une porte à l'autre avec un grand naturel, comme si c'était ainsi depuis l'éternité.

Comme si on était chez nous.

Qu'entre les portes il y ait des espaces habités où les mots-clés ne sont d'aucune utilité et où les portes, surtout celles créées pour nous aider à battre le record du nombre d'ouvertures, se sont diluées dans les actes quotidiens est souvent oublié par les portiers de la culture qui, comme le protagoniste des Temps Modernes, voient des portes-boutons même sur les seins de leur mère.

Connaissance, virtuel, risque, peur, global, commun, public sont, aujourd'hui, de bons exemples de mots-clés — je ne parle pas d'information car ce mot a dépassé le stade de mot-clé et s'est transformé dans l'essence ultime du monde en remplaçant Dieu comme explication de l'inexplicable.

Ulrich Beck¹⁰ a choisi risque, et tout s'explique très bien. Tellement bien qu'en le lisant vous risquer de vous entendre dire :

— Oh ! Oh ! je n'avais pas pensé cela. Oui... c'est vrai.

⁸ Même si le mot-clé devient un passe-partout, il ne faut pas l'appeler ainsi, car on vit à une époque trop sophistiquée pour accepter les mots passe-partout.

⁹ Galvaudage qui implique vente.

¹⁰ Ulrich Beck, *La société du risque – Sur la voie d'une autre modernité*, Aubier 2001. Le livre, traduit en français seulement en 2001, était paru en Allemagne en 1986, sept ans avant le livre de son plus célèbre confrère Niklas Luhmann, *Risk : A Sociological Theory*, Aldine de Gruyter, 1993. Au début de son livre Luhmann cite Beck comme un représentant de la nouvelle sociologie qui « a trouvé une nouvelle opportunité de remplir son ancien rôle [critique] avec un nouveau contenu : mettre en garde la société. »

— Ou lou louou ! il explique même ça !

À titre d'exemple prenons sa première thèse qui dit à peu près ceci : les nouveaux risques (comme la radioactivité) sont des risques globaux et invisibles qui, à cause de la nécessité d'interprétation, tombent dans le domaine des connaissances et donc peuvent être facilement manipulés par les médias.

On a le droit de se demander si cette thèse est vraie, partiellement vraie ou carrément fausse. Mais pour faire cela (sérieusement), il faudrait édifier un autre édifice autour d'un autre mot-clé qui aurait sans doute le même genre de faiblesse que celui de U. Beck. À moins de se mettre dans le rôle facile de ceux qui ne veulent pas de mots-clés et qui passent leur vie à détruire les mots des autres ; mais ce choix n'est pas, à mon goût, assez ludique. Ces destructeurs de mots ont quelque chose de trop renfrogné, comme ces enfants au visage de vieux qui vous regardent avec l'air de tout connaître et dont les yeux vous disent : « mais, qui te connaît, toi ? ».

Que faire alors ? Se lancer dans un travail historico-impressionniste en essayant de voir si certaines portes n'étaient pas déjà ouvertes ou bien si elles n'ont pas été ouvertes avec un coup d'épaule, sans même besoin de sortir le mot-clé de ses poches ? À propos de cette première thèse prenons comme contre-exemple, éventuel, la peste au Moyen Âge. Est-ce que le risque était global et invisible ? Oui (on voyait ses effets une fois que la maladie était là. Comme pour la radioactivité). Est-ce qu'on avait un besoin d'interprétation et était-il donc dans le domaine de la connaissance ? Bien sûr. L'Église faisait son beurre là-dessus. Le fait que l'interprétation et les explications causales n'étaient pas (à nos yeux) bonnes ne change rien au phénomène. L'Église (les médias de l'époque) pouvait démontrer que c'était Dieu qui l'avait envoyée pour punir les hérétiques, les pêcheurs ou, plus généralement, les insoumis. Donc ? Donc je pourrais continuer comme cela à l'infini avec comme unique conséquence de me ranger dans l'armée de ceux qui déconstruisent faute de ne pas pouvoir détruire.

Il faudrait aller au-delà : lier les impressions dans un tableau qui n'a rien de trop simple et qui impose à l'observateur-lecteur des parcours que l'on ne nie pas avoir préparés pour convaincre que la peur ne provient pas des cieux et qu'elle n'explique que les choses qu'on lui a construites autour.

Noms.

Je ne suis pas sûr qu'Henriette Rosine Bernard aurait eu le même succès si elle n'avait pas changé son nom en Sarah Bernhardt.

Si

- N'aimerais-tu pas retourner en Italie ?
- Non.
- Rien qui pourrait te faire changer d'avis ?
- Si, l'introduction de la peine de mort au Canada.

Pour moi, Italien qui essaye de parler français, le « si » (traduction en italien de « oui ») est tellement connoté que je ne l'ai jamais employé en vingt ans avant que je n'écrive l'échange précédent sur la peine de mort. Et alors ?

Monologue.

Toute bonne discussion n'est qu'un lacis de monologues. C'est ainsi que les humains se livrent. Mais la livraison a besoin de temps : parfois seulement une heure ou une semaine, plus fréquemment un an ou dix ans et, de temps à autres, mille ans. Plus la livraison est retardée et plus son effet est

profond car, quand le monologue a le temps de se faufiler dans la chair des générations, il peut atteindre une cible née pour lui. Par lui créée.

Dialogue.

Toujours de sourds. La surdité protège les  mes délicates. Toutes les  mes le sont.

Triologue.

Il n'existe pas, le mot.

Les chandelles.

Un cierge pour les morts de New York ? Seulement si j'étais Arabe ou Musulman.

Le danger

Transformer Ben Laden en Robin Hood.

La certitude

Bush n'est pas l'homme d'état qui pourra s'opposer à la bêtise des médias et des militaires.

Le sens de la formule

Des milliers d'idées ont jailli de la formule de Descartes. Les formules de Maxwell ont envahi les cieux et les fibres. Einstein avec sa formule la plus célébrée mélange matière et énergie dans la cocotte physique. La politique vit des formules publicitaires.

Pas étrange que j'aime les formules

Entré dans l'arène française à l'âge où les neurones sont souvent en grève tournante, j'essaie d'imiter, sans beaucoup de succès, Véronique, Isabelle et Laurence, les jongleuses de mots dont j'ai la chance d'entendre la voix vive. Pataud, je n'ai pas leur rapport libre aux mots et aux idées, le rapport qui donne le sens de la formule comme l'avait, par exemple, le jongleur attiré de la psychanalyse qui revisita de façon effrontée la formule de Descartes (de mémoire : je suis là où je ne pense pas).

Je n'ai pas le sens de la formule aussi parce que je suis toujours embourbée dans le sens de la formule et le sens est toujours pâteux, n'est-ce pas ?

Mais, aujourd'hui...

Mais, aujourd'hui j'ai eu l'impression que la langue de feu du Sain-Esprit est descendue sur moi (sans doute parce que Dieu le frère est content que je lise Jean Daniélou et Grégoire de Nysse).

Puisque les impressions sont des roses, je m'empresse de vous seriner la formule que, comme Jacques le psychanalyste, j'ai tirée de celle de Descartes : Je suis donc je suis.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Non.

Et elle ajoute qu'une bonne formule n'a pas besoin d'explications, qu'il suffit de mordiller la drupe pour que le noyau prenne l'air ; que dans la mienne il n'y a aucun noyau ; qu'elle est nébuleuse et faussement simple ; que c'est une formule bonne pour une publicité de détersif ; que, si elle eût pu y trouver une qualité, elle eût dit « la symétrie »

Elle a raison.

Et pourtant..

Je persiste et signe : je suis donc je suis.

PS

— Finkielkraut, vert académicien, serait d'accord et la traduirait par : je viens après donc je suis ce que je suis.

— Et alors ?

Le soupçon

Les journalistes et un anti-américanisme primaire sont en train de créer les « Américains ».

Acta est fabula.

« La représentation est finie », les derniers mots d'Auguste. Mieux qu'Auguste, mourant, j'aimerais dire « Le je est fini ». Mais, je n'est-ce pas une représentation.

Citations.

Qu'on considère la citation comme un moyen de nous décharger d'une responsabilité (*c'est lui qui l'a dit, je ne fais que le répéter ; si vous n'êtes pas d'accord, vous n'avez qu'à le lui dire*), une façon de revigorer des idées chétives (*ce n'est pas flou, si vous avez l'impression que c'est du n'importe quoi, c'est parce que vous n'avez sans doute pas lu... ; regardez, c'est pratiquement la même idée*) ou un outil pour assommer les lecteurs avec des vérités granitiques (*il n'y a pas de doutes, c'est comme ça ; P. L. l'a montré dans son célèbre livre sur la nécessité, J. Q. l'a repris dans ses derniers essais, R. B. a construit un édifice théorique fort solide sur lequel j'appuie ma conceptualisation...*), la citation est une fuite.

Quoi de plus naturel alors pour Debord, ennemi juré des fuites, d'écrire : « Le détournement est le contraire de la citation, de l'autorité théorique toujours falsifiée du seul fait qu'elle est devenue citation ; fragment arraché à son contexte, à son mouvement, et finalement à son époque comme référence globale et à l'option précise qu'elle était à l'intérieur de cette référence, exactement reconnue ou erronée. » ? Naturel, sans doute, mais il y a une partie de Debord qui aurait dû aimer cet « arraché au contexte », qui aurait dû aimer que la citation parle une autre langue que celle de l'origine. Quoi de plus debordien qu'une citation décontextualisée, qui détourne le lecteur des routes trop bien tracées, trop bien lissées, trop bien soignées par les habitudes des auteurs ?

Depuis que les publicitaires ont si bien appris l'art du détournement, le détournement n'a plus le statut qu'il avait dans les années soixante. Il n'a plus seulement ce statut-là. La citation peut donc reprendre un droit de cité dans des écrits qui tâchent de s'opposer à la spectacularisation ; elle peut devenir un élément de rupture de la linéarité des discours et d'une logique que seule la capacité rhétorique rend vraie.

Il est sans doute possible d'employer la citation d'une autre manière. Comme celle proposée par Walter Benjamin que je cite comme témoin à décharge avec une citation décontextualisée¹¹ (je le cite comme témoin à décharge pour les brigands et pour les citations et non comme autorité !) : « *Les citations dans mon travail sont comme des brigands sur la route, qui surgissent tout armés et dépouillent le flâneur de sa conviction* ». La citation non pas comme fuite mais comme brigand qui met en fuite les idées reçues, les convictions, tout ce qui s'installe dans le lecteur sans que celui-ci ait la moindre conscience que l'installation n'est pas une nécessité absolue mais qu'elle provient des conditions de vie de notre société qui, jusqu'à preuve du contraire, n'est pas, elle non plus, une nécessité absolue. Aujourd'hui la route Benjamin, après le passage des pelleteuses universitaires, est bien tracée, lisse, pour que les tranquilles autos des bourgeois se rendent à leur chalet dans les Alpes, dans les Appalaches ou dans les Laurentides. Mais les brigands, se sont adaptés, ils ont troqué leurs rosses pour des BMW et continuent à enlever aux lecteurs pressés cette pauvre richesse qu'est la conviction.

Dans ces années de publicité « intelligente », un retour à la bonne vieille citation, non pas détournée dans son contenu mais de son contexte, permet de mettre à l'épreuve l'intelligence du lecteur et la mauvaise foi de l'auteur. Le lecteur est obligé de passer d'un contexte à l'autre et éventuellement de deviner les intentions cachées de l'auteur, dont on peut limiter la mauvaise foi en ne mettant que des citations — on ne se débarrasse pourtant pas de l'auteur qui plutôt que de puiser dans ses phrases à lui, si quelque chose comme la propriété des phrases existe, puise dans les phrases de l'autre. Il est évident qu'une séquence de citations sur plusieurs pages risque de mettre à l'épreuve la patience du lecteur plutôt que son intelligence, même si les entrecroisements doivent le garder éveillé.

Ne pas trop ennuyer le lecteur sans tomber dans le divertissement n'est sans doute pas chose facile. Je dirais même qu'en ces temps où l'impératif catégorique est : « *amuse-toi, les yeux et les oreilles fermés* », c'est pratiquement impossible. Conjonctures, qui n'a jamais eu froid aux yeux, va relever le défi (ou tenir le pari) : pour que le lecteur ne s'endorme pas, on emploiera des photos comme texte de soutien des citations ; pour ne pas tomber dans le piège de l'amusement, les photos de « scènes de publicité en ville » seront terriblement homogènes, presque ennuyeuses ; pour que la tête du lecteur travaille dans un contexte de critique de la société, les citations dériveront dans la ville publicitaire sans but précis, s'arrêteront là où ça les tentera, passeront vite à côté des images qui ne les intéressent pas...

Elles... elles auront assez d'autonomie pour que le lecteur veuille éventuellement remonter au texte dont on les a extirpées ; elles seront assez liées entre elles, assez peu autonomes, pour que le lecteur ne se retrouve pas submergé par n'importe quoi.

Elles... elles seront ce qu'elles seront et ce qu'elles seront, nous ne le saurons qu'après le travail de mise en page. De mise en ville.

Détournement et verlan. Le détournement du détournement ne ramène pas nécessairement à l'original comme le fit si bien noter Samuel Moatti dans sa théorisation du verlan du verlan.

Contraintes.

L'autre jour on a reçu une lettre qui disait à peu près ceci : « J'ai souvent des difficultés à vous suivre dans vos voltiges qui ne pèchent pas par légèreté. Un peu plus de contraintes dans vos épanchements théoriques n'auraient sans doute pas de conséquences très négatives pour les lecteurs comme moi. Puisque vous vous targuez d'aimer le jeu, je vous en propose un que Véronique, Bernard et Alexandre ont accepté de jouer... voulez-vous participer ? » Bien sûr. Il fallait construire un court texte, au maximum 100 mots, qui devait contenir au moins une occurrence des

¹¹ Je n'écris donc pas d'où je la tire.

15 mots suivants : *Afrique, après-midi, message, nuance, train, victoire, vétille, fromage, prune, ascenseur, géranium, lapin, mouton, mollusque, pavé.*

Voilà, dans l'ordre, les textes d'Isabelle, Bernard, Véronique, Alexandre, Marie-Andrée et Émanorai.

Message en forme de recette. Dans l'après-midi, faire cuire un lapin ou un mouton d'Afrique, ajouter des pruneaux (et non des prunes, la nuance est d'importance). Servir accompagné d'un pavé de mollusque au fromage décoré de pétales de géranium. Pour une digestion aisée, dédaignez l'ascenseur et descendez à pied, vous remporterez au passage une victoire sur votre paresse. Vétille pensez-vous ? Diable non, au train où le confort moderne envahit nos vies, mieux vaut résister.

Cet après-midi, *des messages sans nuance nous prédisent un train de victoires rapides en Afrique mais ils occultent comme vétilles, le fromage à partager, les prunes à ramasser, l'ascenseur incontrôlé de la violence. Non, ce chemin n'est pas charmant, comme bordé de paisibles géraniums, mais pavé d'embûches et il est dangereux de prendre les gens pour des moutons, des lapins ou des mollusques.*

Mon gros lapin,

Un fromage pour une vétille (un géranium!). Pour grimper dans les rideaux, vous n'avez pas besoin d'ascenseur !

Après votre message sans nuance de cet après-midi, je suis partie pour l'Afrique, en train. Vous aurez plus de mal à jeter votre pavé dans ma pauvre mare ! Savourez votre victoire, moi, je mange le mouton, les prunes et les mollusques qui sont l'ordinaire des indigènes.

Ça ne va pas du tout, *pas rien qu'en Afrique! Et moi, mollusque potentielle, je soupèse mon pavé en attendant la victoire. Je passe mes après-midis à le caresser comme une patte de lapin porte-bonheur. Du haut de mon pot de géraniums, j'injurie tous ces moutons qui travaillent pour des prunes et ceux qui défendent leur fromage français. Vétilles réformistes! Il faut être sûr du message qu'on envoie, ne pas s'égarer dans les nuances, ne pas se tromper d'ascenseur et ne pas manquer le train... si jamais il passe*

L'après-midi d'un mollusque. *Afrique, ascenseur pavé de géraniums : une fille montrant son train — message sans nuances ! de ses ardeurs faisant un fromage, rêvait de victoire sur un lapin sans prunes, pauvre mouton ! ergotant sur des vétilles.*

Ascenseur pour l'échafaud

Ils passent les après-midis

Dans leurs misérables taudis

*Écoutant les faux messages
D'une victoire pas sage
Ou les ridicules bisbilles
Rien que sur des vétilles
D'un cow-boy nommé Bush,
d'un président très louche
Sur le train de de Villepin
maître poseur ès lapins.*

*Et ils croient, ces moutons !
Médusés par son beau ton.
Hélas ! quelle envie brusque
— Mais ils sont trop mollusques !
D'envoyer vers leur télé
De fromage un gros pavé.*

*J'aimerais avoir l'aisance,
Charmante fille des nuances
Et de plus solides prunes
Celles d'Afrique, fort brunes,
Et sans géraniums un pot
Lancer, tel un sale mot,
Des puissants à la figure
Pour que la guerre ne dure.*

Trains.

Les trains ne sont plus les trains d'autrefois et autrefois ils n'étaient déjà plus les trains de l'autrefois précédente. Il y eut un âge d'or du train et ensuite une décadence qui ne semble pas s'arrêter. Qu'il suffise de penser au TGV, l'anti-train par excellence, qui est devenu le modèle de tous les trains. Si je parle d'âge d'or du train je ne suis pas pour autant la vieille conne qui « a connu les vraies choses ». Je sais que toutes les choses sont « les vraies choses ». Je veux tout simplement souligner que les trains, comme tout ce que les hommes savent nommer, ont beaucoup moins d'inertie que les mots

qui les indiquent. Pour pouvoir communiquer on continue à appeler « train » ce qui n'est plus un train, « peuple » ce qui n'est plus un peuple, « amour » ce qui amour n'est plus. Mais, pour retourner à nos trains, si la disparition des wagons restaurants ou des compartiments avec les fauteuils en velours ont donné un sacré coup aux trains, les téléphones portables (au moins en Italie) les ont complètement détruits. On ne peut plus lire en train. On ne peut même plus faire connaissance avec son voisin : les décibels d'affaires intimes et d'affaires-affaires couvrent tout l'espace sonore disponible. Qu'est-ce qu'un train sans la lecture et sans le bavardage léger avec les inconnus que le hasard a placé dans le même compartiment ? Un traîne-misère, peut-être ; certainement pas un train.

Paris-Milan. La première fois du portable de la sorcière à ma droite :

— Ciao. Je suis Emily Rousseau.
— ...
— Ah... il n'est pas là...
— ...
— Je voulais passer pour les lunettes...
— ...
— Oh !...
— ...
— C'est pas vrai...
— ...
— Oh ! Oh !
— ...
— Donne-moi le téléphone.
— ...
— Oh !
— ...
— Pas vrai
— ...
— Oh ! Oh !...
— ...
— Je passe demain...
— ...
— Ciao.

Dans le TGV Paris-Milan il y eurent encore onze coups de téléphone qui permirent à mon estomac de s'irriter comme il ne l'avait pas fait depuis les années où les trains étaient encore des trains.

L'œuvre au noir.

Un titre ambigu et fascinant pour moi qui ne savais pas que *l'œuvre au noir* était le premier stade de la recherche de la pierre philosophale (du grand œuvre), du stade consistant en la dissociation de la matière. Un titre banal, maintenant.

La Peau de chagrin

Un titre ambigu et fascinant pour moi qui, depuis toujours, suis ensorcelé par « chagrin » : mon mot préféré de la langue française. Je l'aime comme substantif et je l'adore comme épithète. Regardez-les, se côtoyer en la même phrase dans Boileau « Un esprit né *chagrin* plaît par son *chagrin* même » ou dans la correspondance de Flaubert : « Prenez garde à la tristesse. C'est un vice, on prend plaisir

à être *chagrin* et, quand le *chagrin* est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on en reste abruti ». *Chagrin* a quelque chose d'impénitent et d'espiègle : il a le pouvoir de rendre moins morose la morosité, de chatouiller la tristesse, de faire danser la mélancolie. Pris dans la magie de son son, comment aurais-je pu imaginer que le célèbre chagrin de la peau était un « cuir grenu, fait de peau de mouton, de chèvre ou encore d'âne, de mulet, de cheval » et non l'enveloppe légère de la tristesse ? Comment deviner que l'expression tirée du titre de Balzac faisait référence à une peau tannée prête à couvrir des livres et non à une peau symbolique exsudant des perles de chagrin ?

Enliesse.

Il était une fois, dans un pays qui n'existe plus — mais qui a déjà existé, je vous le jure — une fille qui n'aimait pas les tartes. C'était fort étrange une fille n'aimant pas les tartes, dans ce pays rempli de tartes aux hommes ; tellement étrange qu'un jour elle mordit l'orteil droit de son père, un homme puissant qui travaillait pour une chaîne d'escarpettes. Savez-vous qu'est-ce qu'une chaîne d'escarpettes ? Non ? Je vais vous l'expliquer.

Je suis sûr que vous savez ce qu'est une chaîne, parce qu'on a tous été le chaînon manquant d'une chaîne, au moins une fois dans sa vie. Imaginez donc une chaîne, sans aucune caractéristique qui la rende réelle, perceptible, utile, touchable. Ne pensez ni à une chaîne lourde ni à une chaîne de fer ou encore moins à une chaîne courte ; si vous voyez une chaîne de montre, une chaîne de montagnes ou une chaîne de montage, oubliez la montre, les montagnes et le montage. Vous devez essayer de voir la chaînitude, la chaîne pure, la chaîne en purée : une chaîne qui n'est plus une chaîne mais qui peut toujours enchaîner. Si vous êtes des visuels, incapables de toucher aux concepts purs, vous pouvez vous aider avec une chaîne sous une chaîne sur une branche d'un chêne près d'une chènevière. Vous y êtes ? Avez-vous votre chaîne ? Oui ? On peut donc enchaîner.

Les escarpettes... les escarpettes... c'est complexe, les escarpettes.... parce que les escarpettes existent seulement en couple. On ne peut pas avoir une escarpette ou trois escarpettes ou mille escarpettes. On a toujours deux escarpettes. C'est parce que les escarpettes, comme les bas laines, sont toujours en couple que l'escarpettitude n'existe pas, comme n'existent pas les griffons, Dieu ou les solitudes. La solitude peut vous aider à comprendre les escarpettes car la solitude est toujours au singulier : les solitudes n'existent pas, elles sont toujours seules, singulière. Comme on dit en linguistique d'hoc, la solitude et les escarpettes sont des concepts ontothéocontraints.

Il faut penser les escarpettes dans la réalité de la vie quotidienne, il faut les accrocher à d'autres mots : les pâtes d'escarpette, la poudre d'escarpettes, la peur d'escarpettes (à ne pas confondre avec la peur des escarpettes)... en bref, tout ce qui commence par « p » minuscule peut être « d'escarpettes ». Même ptvx ? Certes. Mallarmé était connu par sa pudeur d'escarpettes. Imaginez qu'il existe mêmes les putschistes d'escarpettes, les escarpettes putatives et ces putains d'escarpettes ! Même si les escarpettes sont plus répandues que le mal au dos parmi les quinquagénaires, elles ne sont pas connues comme le bar à Basse dans l'attraction. Il y a même des gens qui ne savent pas différencier une escarpette d'un passing-shot. Eh bien, les escarpettes sont l'équivalent des télévisions.

Non, pas vraiment.

La comparaison est un peu claudicante, comme l'écrivait Val Éry, car il est impossible de faire des équivalences entre un pays comme le nôtre où la télévision nous permet de ne pas crever de faim et le pays de la fille qui n'aimait pas les tartes où les escarpettes ne pouvaient être saisies à la vapeur

que le deuxième jeu dis du moi des ânes nés bis sex tiles. Je veux faire une concession à la politique et je vais ouvrir une parenthèse, sur le lien entre télévision et dénutrition, même si je suis quelqu'un qui aime aller droit au cœur des choses, qui abhorre les voix détonnées et qui dit souvent que quand il faut toucher aux vraies choses, il faut y toucher, sapristi !

En Occident on parle très peu de la forte corrélation positive entre l'écoute de la télévision et la dénutrition et on ne parle surtout pas des études du centre de recherche d'Hapax qui a montré, hors de tout doute raisonnable, qu'il existe une chaîne de causalité pure entre le nombre d'heures passées devant la télé et la quantité de maïs ingurgités. Il est évident que la télévision ne peut pas en parler, car la corrélation est indépendante du fait que la télévision soit allumée ou non. Une famille américaine classique recomposée, père mère et deux enfants, avec cinq télévisions, même si elles ne sont jamais allumées, a 113 000 fois moins de probabilité de souffrir de dénutrition qu'une famille élargie de 15 personnes sans télévision d'un village quelconque à 50 kilomètre de Mhangura. Des gauchistes « vieille manière » pensent que cela est dû à la différence des conditions économiques entre les États-Unis et le Zimbabwe, *chita shit* ! Rien à voir ! La cause de la dénutrition corporelle est le manque de télé et seulement le manque de télé. Mais on ne peut pas le dire. Si on le disait, il y aurait une vraie révolution, pas comme la révolution française ou celle d'Andorre : les pays du tiers-monde pourraient remplir les cabanes les plus délabrées de télévisions USA géantes et n'auraient plus besoin de fermiers. Même des fermiers blancs de l'ex-Rhodésie. J'ai fini mon détour et je reviens à la fille qui mordit l'orteil droit de son père puteactif.

Une fille qui mord l'orteil du père a quelque chose de drôle en Occident, mais dans ce pays qui n'existe plus et qui était à l'orient de l'Occident, c'était très grave, car les pères avaient tout leur esprit dans l'orteil droit. Donc, comme la fille, qui, soit dit en passant, s'appelait Enliesse, mordit l'orteil, le père se dégonfla. Il mesurait 1 mètre quatre-vingt et il devint si petit qu'Enliesse aurait pu le mettre dans les plis de ses nippes. Elle aurait pu ! Elle aurait pu si le père dégonflé n'avait pas gardé tout son poids. Elle se retrouva donc avec un père petit mais lourd. Quelle honte ! Vous ne devez pas penser à notre société où le père compte comme des brisures d'escarpettes, mais aux pères de ce pays qui n'existe plus où ils étaient la seule chose qui comptait. Un père de 14 millimètres et demi, n'est pas un père. Même pas un père de l'Église. Enliesse décida donc de noyer son père dans le lac aux retors. Mais les filles ne pouvaient pas aller au lac sans être accompagnées du père. Enliesse se sentit en laisse, enchaînée comme une levrette à l'image du père. Mais dans les escarpettes de nuit elle avait entendu dire qu'il y avait des passeurs qui aidaient les filles à atteindre le lac aux retors. Elle s'habilla comme elle ne s'était jamais habillée (ses escarpettes en peau de bois aux pieds, des bas escarpettes, des escarpettes très moulantes à la taille, et deux escarpettes en soi¹² de Matane sur la tête) et se présenta au dragon rouge.

- Nous regrettons, mais le jeudi on n'offre pas de service.
- Monsieur... je vous en prie... je dois absolument...
- Je vous assure ce n'est pas de la mauvaise volonté de notre part, mais la police contrôle toutes les escarpettes de nuit...

Elle pleura, elle cria.

Elle cria, elle pleura.

Rien.

¹² En soi, même si elle aurait préféré en soie,

Sans s'en apercevoir, elle avait mis son index sur son père. Inconsciemment (même dans ce pays qui n'existe plus l'inconscient était toujours aux à gai). Inconsciemment, elle poussa.

Elle pleura, elle cria. Elle pressa.

Deux gouttes gluantes sur son index, ce qui restait du père.

Elle pleura, elle cria.

Elle s'élança vers le verger de la lune en solde et elle y resta pendant neuf lunes

Échange.

Sans échange il n'y a pas de civis et, sans civis, pas de « civilisation » (je parle, bien sûr, du mot !). Sans économie pas d'échange et donc sans économie pas de civilisation. Et alors ? Et alors si on veut se libérer de la dictature de l'économie, il faudrait commencer par inventer un nouveau mot pour « échange ». Monologues, par exemple. À propos des échanges Nord-Sud on parlerait ainsi de monologue international. Il faudrait trouver un autre mot pour civilisation aussi. Necaionalasiuttuglückseligkeitfelicitàhappynessbonheurcurentmenapasqua par exemple : ainsi avant de prononcer « Necaionalasiuttuglückseligkeitfelicitàhappynessbonheurcurentmenapasqua », on y penserait à deux fois. Puisque dans la Necaionalasiuttuglückseligkeitfelicitàhappynessbonheurcurentmenapasqua il n'y aurait pas besoin d'économiser, il n'existerait ni apocope ni aphérèse : on serait toujours aux prises avec le mot complet : Necaionalasiuttuglückseligkeitfelicitàhappynessbonheurcurentmenapasqua,.

Charlotte, Charmoude et Charles¹³.

La chattemite châtelaine du château de Chambord, charnue et chafouine, chaquait chans chambard en chatouillait cha chatte châtaigne. Charles, le charpenté champion charrieur, chapon et chachte (n'ayant jamais chabré), ne chavait pas que Charlotte, la Châtelaine de Chambord dans la châtaigneraie chatouillait chon chas chachieux. Le chavait Charmoude, la chatyréche chadique chaphique et chan-cœur au charme de chatin, qui charpia la chachuble d'un chacrichtain charentais dans les chaturnales du château de Chambord. Chacrebbeu ! Quelle chatichfaction, chalivait-elle, de charger à chatiété le chatiné chas de Charlotte, chattemite châtelaine du château de Chambord !

Chachte champion de Chambord, chanctionne Charlotte, avec ton chalami ! Chaccage chon chas ! Qu'elle chalive, qu'elle chalive en chavourant ta chandelle.

Ainchi chantonnait Charmoude dans la châtaigneraie près du château de Chambord. Charmoude, chatyréche chadique chaphique et chan-cœur, chargea chur un chartil des chacoques de champignons chataniques, de châtaignes chalées et un châle en chanvre. Chacripante ! même un châle en chanvre pour Charlotte chattemite châtelaine du château de Chambord ! Le chartil de Charmoude chavira à chôté de Charles le champion pas chagace, pas chatrape mais chachte qui chantait dans le champ :

Je chaaacrifierai ma chagaie au chaaachme de la charmante Charlooootte charnuuue châtelaine du Château de Chambord... Je chaaacrifierai ma chagaie au chaaachme de... (il ne chante plus) Oh ! Oh ! le chartil de Charmoude chavire Oh ! oh ! Le châle, les champignons et les châtaignes. Oh ! oh ! Charmoude dans le champ chaboulée de champignons. Oh ! Oh !

— Achez d'oh ! oh ! Champion chans charme mais bien chalamé. Achez d'oh oh ! Chapristi !

Chavoure mes champignons chataniques, après les chaccades chur Charlotte, et la charnelle

¹³ Tiré de : Vincent de la Broussaille, *Charlotte, Charmoude et Charles au Château de Chambord*, Édition du chas, Bordeaux, 1837.

Charmoude (moi, chest moi la charnelle Charmoude), cheront... cheront... les chaccades cheront moins chachtes, chachte champion du château de Chambord

- Chaccager ? Chaccager Charlotte, chattemite châtelaine du château de Chambord ? Non... Non. Je ne chaccagerai pas.
- Chi... Chi... Tu chaccageras chi tu chavoures les champignons chataniques chambardés dans le champ
- Chavouer les champignons ? (Charles le chachte champion chavoura les champignons) Oh ! Oh ! Mon chalami... Oh ! oh !
- Charles chaccage-moi ! Je te chupplis... Charles chage champion du château de Chambord
- Non... Oh ! Oh ! mon chalami. Mon chalami... mon chalami est chi chavoureux. Oh ! Oh !
- Chot ! T'es un chale chot chtupide

Charlotte, chachée de chon chablis par le chavirement du chartil de Charmoude, churvient :

- Charles ! Charles mon champion ! Charmoude, toi auchi ?
- Le châle est pour toi, Charlotte chattemite châtelaine du château de Chambord. Le châle cheul chur toi... le châle de chanvre et ton chas.....
- Mais... mais... et Charles le chachte champion du château de Chambord ?
- Charles chavoure les champignons. Le châle cheul le châle, ma Charlotte.
- Oh ! Oh ! Du chanvre. Oh ! Oh ! Du chanvre... Je chouffre mais chest chi chuave... Charmoude chante-moi des chaloperies. Oh ! Oh ! cheul le chanvre Oh ! Dans ma chapelle de Charles la chandelle... Oh !
- Charles ! Charles ! Les chas de Charlotte chattemite châtelaine du château de Chambord chalive. Charles, elle Chalive et moi auchi je chalive, Nous chalivons, nous chavirons, nous chamons... Charles !

Charles ne chalivait pas. Le chachte Charles au chalami chabourré ne chavait pas. Charmoude chavait et Charlotte aussi, Charlotte, la chattemite châtelaine du château de Chambord aussi chavait. Elles chalivèrent enchemble, elles chavirèrent enchemble et le chachte Charles chavourait les champignons chataniques et chuchait son chalami chaburré. Chaloperie ! Charmoude changla le changlotant Charles, chachte champion pas très chagace et chabra Charlotte chattemite châtelaine du château de Chambord, charnue et chafouine, qui chatouillait cha chatte châtaigne et chavourait le chabrot de Charmoude, chatyrèche chadique chaphique et chan-cœur.

- Et la morale de l'hichtoire ?
- Chaprichti ! aucune morale !

Transformations et sens.

I : Dès le potron-jacquet, éploré dans la cépée, le daguet rait.

II : Dès le petit matin, éploré dans la cépée, le daguet rait.

III : Dès le petit matin, triste dans la cépée, le daguet rait.

IV : Dès le petit matin, triste dans la forêt, le daguet rait.

V : Dès le petit matin, triste dans la forêt, le cerf rait.

VI : Dès le petit matin, triste dans la forêt, le cerf brame.

De I à VI : coupure dans la préciosité, la pédanterie et la vieillesse (*rait, potron-jacquet, éploré*) ; perte d'informations : de *jeune cerf ou jeune daim, généralement dans sa deuxième année, qui pousse son premier bois à cerf, de taillis d'un à deux ans à forêt* ; perte d'allitération ; perte de ludisme. Gain en clarté. Et le sens ? Sans doute que la question du sens n'a pas de sens. Dans toutes les phrases le sens se fraie un chemin à coup de mots.

Entendu dire.

J'ai des piles au cul (par une radio).

J'ai des pis au cul (par une vache).

J'ai dépit au cul (par une femme)

J'ai des pies au cul (par un ornithologue).

J'ai pas d'épi au cul (par une plante).

Facile.

La fête de la reine, c'est fini. C'est toujours la fête des dollars, désormais.

Don.

Un monologue est un don. Mais afin qu'un don soit un don, il faut quelqu'un qui donne, d'autres qui donnent la possibilité de donner et quelqu'un — celui qui est à l'origine du don — qui donne la possibilité de donner la possibilité de donner. Mais donner la possibilité de, implique accepter que, implique une passivité difficile à atteindre lorsque tout nous pousse au dialogue. De sourds.

Variations sur l'amour.

Je t'aime beaucoup. Je t'aime bellecoup. Je t'aime bellecoupe. Je t'aime bellecroupe. Je t'aime beaucul.

Saillie.

Encore une fois l'ignorance m'a donné quelques secondes de bonheur. Une saillie dans le bonheur. Car il s'agit bien de bonheur et de saillie. Pour moi une saillie c'était « une partie qui avance », une proéminence, une bosse, un bourrelet et voilà donc... un accouplement. Notez-le donc ! J'étais sûr qu'on disait mener une vache à la saillie à cause de la protubérance du taureau. Eh bien, non. Il existe un autre sens de saillie qui indique « brusque mouvement, impulsion, élan » comme il est écrit dans le Robert. Voilà donc l'origine de la saillie des Bovidés (cette fois un vrai *donc*). Mais ce n'est pas la fin des surprises (des haricots non plus), car j'ai découvert que les boutades et les mots d'esprit de mon copain étaient aussi des saillies. Comme quoi le fait que parfois je ris après l'amour n'est pas si saillant que ça !

Le sens de la répartie.

Jeanne et Sylvie étaient deux grandes amies. Mais depuis que Jeanne s'était faite carambolier par le mari de Sylvie elles ne se voyaient plus. Le hasard a voulu qu'elles se retrouvent nez à nez, à la sortie du cinéma.

— Quoi de neuf ?

— Je me marie.

— Avec ton con ?

Certainement pas avec le tien !

Maigres.

Mon ami n'est pas marin, pas marin du tout. Par contre il peut être marrant, comme quand il dit qu'il n'aime que les planches à poil.

Carminatif

Parler pour ne rien dire est un sport très répandu, bon pour tous les âges, pour toutes les classes, pour tous les sexes. Surtout pour ceux qui sont mal à l'aise avec leur sexe et, plus en général, avec le sexe et, plus en général encore, avec la vie. Je n'ai connu personne qui pût se vanter de n'avoir jamais parlé pour ne rien dire, mais, dans ce sport hautement humain, il y a bien des niveaux : si jouer dans l'équipe familiale est à la portée de tout le monde, pour participer au tournoi des vingt-cinq nations il ne suffit pas d'avoir une glotte exceptionnelle, il faut aussi un entraînement quotidien avec des efforts qui dévorent toutes les ressources de l'esprit.

J'avais vu *Pauline à la plage* de Éric Rohmer il y a une vingtaine d'années. Je me rappelle que je m'étais légèrement emmerdé mais qu'au fond je l'avais aimé (le mot « fond » en parlant de ce film est assez mal à propos comme le serait « légèreté » en parlant des islamistes, mais je n'en ai pas trouvé d'autres et quand on parle pour dire quelque chose, à moins de tomber dans un hermétisme pseudo mallarméen, on emploie parfois des termes qui ne sont pas à propos).

Je l'ai revu hier quelque jour après avoir vu « Fanfaron » — un film du Dino Risi de vingt ans plus vieux que *Pauline* avec Vittorio Gasmann et Jean-Louis Trintignant — et je n'ai pas pu dépasser une demi-heure. Le parler pour ne rien dire de Gasmann nous installe dans un monde où les paroles sont une nécessité pour résister au poids du conformisme ; celui d'Arielle Dombasle ajoute conformisme au conformisme et transforme en parole même le sexe. Mais qu'ont-ils les deux films en commun, outre le fait que je les ai regardés l'un après l'autre ? Au-delà de la logorrhée, il y a la représentation du petit monde en vacances pour se libérer du travail.

Mais retournons à *Pauline*. Comment ai-je pu l'aimer il y a vingt ans ? Sans doute parce qu'en ces temps-là, petit intellectuel à outrance, je ne voyais pas le film mais le metteur en scène qui agissait comme un sociologue. C'était comme si je filmais le réalisateur qui filmait. Depuis, ayant appris à vivre dans ma tête, je n'ai plus besoin de celle fictive des autres, et alors *Pauline à la plage* devient un film sans intérêt. Un film facile, banal, rasant, prétentieux... Un réalisateur qui filmerait pendant deux heures, sans musique et sans commentaires, sous une lumière artificielle, caméra fixe, un caillou quelconque serait beaucoup plus parlant que cette perte d'idée de Rohmer.

Un chassé-cloîtré amoureux même si tout se passe au grand air.

« Arielle Dombasle est un puissant carminatif », me dit Véronique à propos de l'actrice principale de *Pauline à la plage*. J'ai dû chercher « carminatif » dans le dictionnaire où j'ai découvert que moi aussi j'ai des carminatifs parmi les gens du spectacle, Depardieu en particulier. Non, je me corrige : il l'était.

Jadis.

Ah ! Ah, le bon vieux temps ! L'époque où les voitures n'avaient pas encore avachi les mollets des jeunes hommes ! L'âge d'or où on n'imaginait pas encore le ministère des ponts et chaussées, où suffisait un simple bureau des pompes et chaussettes.

Purée.

Jeune, souriant, un de ces visages ouverts qui pourrait redonner confiance dans le monde même aux plus pessimiste des personnages de Houellebecq. Il a des difficultés dans la connexion du modem. Il appelle et il module en Arabe ses requêtes et ses considérations en distribuant par-ci et par-là, presque au hasard, des « purée ». Je lui demande qu'est-ce que ça veut dire « purée » en Arabe :

— Ce n'est pas de l'Arabe. C'est du français et ça veut dire pommes de terre écrasées. À Casa les jeunes l'emploient beaucoup. C'est un peu comme putain, pour les Français. Moins vulgaire. Je croyais que la « purée » était Montréalaise. À cause d'Alex. Et bien, non. Montréal, Casa, mêmes expressions. Et pourquoi faudrait-il que ça soit différent ?

Retraite. Après nous avoir sevrés, notre mère nous abandonne dans une garderie. C'est ensuite l'État qui nous emprisonne dans des écoles pendant de nombreuses années. Après l'État, ce sont les entreprises qui régularisent notre vie pour au moins trois décennies¹⁴.

On se lève, on prend une douche, on marche jusqu'au métro, on fait 7 stations ; à 8 h 30 on est là où l'on doit être et on y reste jusqu'à cinq heures — avec une heure pour faire le plein ; à 5 h 5 on sort du bureau, on marche jusqu'au métro, on fait 7 stations ; à 17 h 55 on est chez soi, on se met devant la télé...

Après ces années bien ordonnées, c'est la retraite.

On se retire. On se met à l'écart et, comme une armée en déroute, on laisse que l'ennemi prenne les territoires que nous occupions.

Je n'ai jamais aimé le terme « retraite » car vous pouvez le tourner et le retourner jusqu'à avoir mal à la myéline mais il vous restera toujours dans les mains le sens d'abandonner quelque chose. Pas seulement quelque chose, mais quelque chose de bien, de positif, de désirable... et pourtant vous abandonnez le travail.

S'il est vrai que les mots sont notre abri et les ingesta de notre culture, ne faudrait-il pas que l'on se libère de « retraite »¹⁵ ? Pourquoi, par exemple, à titre d'essai, ne pas parler d'« entrée » ?

— Je vais prendre mon entrée dans un an et toi ?

— Moi, je dois encore attendre six ans : je ne peux pas sortir de la prison du travail avant 2010.

¹⁴ J'emploie de vieilles images de travailleurs même si je sais que les télétravailleurs, les travailleurs à temps partiel, les chômeurs à temps plein, etc. sont toujours plus nombreux.

¹⁵ Sans faire comme ce tiers des Canadiens qui s'oppose à la retraite (et non à « retraite ») parce qu'ils rêvent, j'imagine, de mourir devant leur ordi au Complexe Desjardins avec les copains qui les accompagnent au cri de Sots ! Sots ! Solivinité !

Qui sait... quand on aura remplacé la vieille tuile « retraite », sans doute que l'on sera mieux abrité par le langage contre les pertes du travail.

Tu donnes trop d'importance aux jeux de mots, qu'il dit. Oh, que neau, jeu dis

Manque de maîtrise

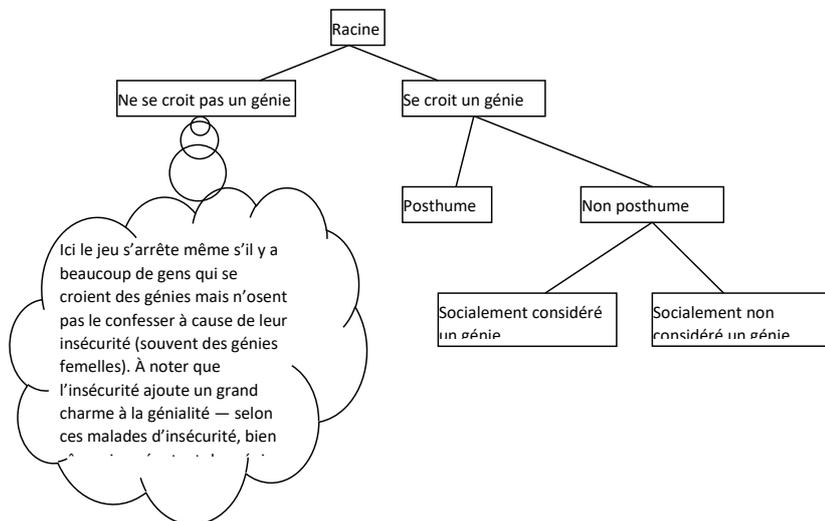
La conversation est agréable. Elle dit qu'elle n'est jamais venue au Pérou. Je lui fais noter, avec un sourire, entre l'espiègle et l'idiot, qu'elle n'est jamais allée au Pérou. Les regards des convives me signalent, sans trop de discrétion, que je me suis gouré. Et pourtant, c'elle qui s'est trompée. On m'a ensuite expliqué qu'on peut conter des blagues où un ours encule des chasseurs, qu'on peut même faire rire toute l'assemblée en simulant l'acte, mais qu'on ne peut pas jouer sur « venir ». C'est trop vulgaire. Ces finesses du milieu, on les apprend tout jeunes, ou on ne les apprend plus, comme faire de la bicyclette, conduire une voiture ou péter sans faire de bruit. Apprendre qu'on peut demander, autour d'une table, à une dame de la bonne société si elle s'est déjà fait enculer mais que jamais on ne peut lui demander si elle est venue, ce n'est pas sorcier. Ce qui est sorcier, c'est d'apprendre une infinité d'autres finesses qu'on n'a jamais entendues. C'est d'avoir le style qu'il faut. Mais le style, certains styles, ne s'apprennent pas, on naît avec. Comme un bec-de-lièvre ou un pied malin.

P.S. Je ne suis même pas sûr qu'on puisse demander à une dame si elle s'est... j'ai peur de ne même pas avoir appris cela.

Un jeu pour génies à la con

En lisant dans le dernier *Magazine littéraire* : « *Convaincu de son génie, Stendhal visait une gloire posthume dont il fixa lui-même les échéances, 1880 et 2000* » je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Nietzsche, un autre « posthume » conscient de son génie — et à d'autres choses encore, que je ne dirai pas. Mais j'ai pensé aussi à un jeu de classification, un jeu de société avec des allures psychologisantes pour vous permettre de mieux saisir certaines de vos pensées honteuses ou celles encore plus honteuse de vos convives.

Voici un arbre avec la racine en l'air et quatre feuilles côté terre qui vous permet de caser tout le monde en fonctions de leur perception de leur génialité.



En ce qui concerne la feuille *posthume*, puisque votre voisin¹⁶ se croit génial mais il n'est pas assez confiant dans la reconnaissance sociale continuez l'investigation en tête à tête. Faites une analyse qualitative en essayant de voir s'il s'agit de pessimisme alimenté par les déceptions ou de la lucidité (de son point de vue) sur la médiocrité du monde. Dans ce dernier cas, si vous ne l'aimez pas beaucoup, demandez-lui pourquoi les générations futures devraient-elles être moins médiocres. S'il dit que l'humanité s'élèvera à cause de ses œuvres vous avez le droit de penser que non seulement il n'est pas génial mais qu'il est terriblement idiot. Ce dernier cas ne vous arrivera jamais car vous n'invitez pas des gens aussi idiots — si c'est vous qui pensez cela, si c'est vous le grand idiot, ne craignez rien car votre idiotie est telle que vous ne vous en apercevrez jamais.

Dans cas, *non posthume*, force est d'admettre le courage de votre convive, fils, comme tout courage, de la peur ou de la bravoure. Ou des deux — le genre grammatical a perdu ses connotations sexuelles depuis bien longtemps et donc peur et bravoure peuvent faire beaucoup de petits sans qu'on le mette au pilori.

À vrai dire, je me demande si ce jeu a un intérêt quelconque. Ouais... à bien y penser, ce jeu à la con, depuis le cheval génial de Musil, n'est même pas un jeu à la con mais de la connerie à l'état pur.

1968

I. Mais 68 n'ai pas ce qu'ils pensent.

II. Les mois en mai étaient gonflés outre mesure.

III. Mes mais à moi ne furent pas gauchers.

¹⁶ Dans ce jeu vous aussi vous êtes votre voisin. On est tous voisin de quelqu'un, surtout de soi-même.

Chaîne de mots.

Pour les curieux que les nouveautés animent, l'ignorance est un réservoir de plaisirs inépuisable, celle de la langue en particulier. À quatre heures du matin, en attendant que la lumière autorise mon départ, je lisais un livre dense de légèreté, *L'histoire de Vénus et Tannhäuser* de Aubrey Beardsley¹⁷, le seul livre, je crois, écrit pas ce singulier illustrateur qui chuta avec Wilde.

Tannhäuser s'éveilla « *dans une chambre étrangère* » après une heure passée dans les bras de Venus et « *il songea au " Roman de la Rose " [et] à un merveilleux pantalon de blonde* ». Mes yeux qui fouinaient déjà dans les mots de la phrase suivante furent ramenés, sans trop de ménagement, par un cerveau déséquilibré, sur « blonde ». Pour moi une blonde était une blonde (et depuis que je suis au Québec une blonde est aussi une petite amie), et un pantalon de blonde... Je ne comprenais pas. Détour par le Robert : « *Dentelle légère, faite à l'origine de soie écrue* ».

Et voilà que je rêve déjà d'écrire une histoire où le héros rêve de pantalons de blonde.

Mais il arrive que ni le Robert, ni le Littré, ni le Trésor, ni le Dictionnaire de l'ancien français... il arrive qu'aucun des dictionnaires qui se pavanent sur les étagères de la chambre d'amis ne calme ma soif. L'ignorance de la langue n'apporte donc pas que des plaisirs !

L'ignorance, comme certains de mes collègues, a des réserves insoupçonnées d'irritation. Toujours aux trousses de mon Tannhäuser, quelques pages après « blonde », je trouve Venus qui décrit Adolphe, son unicorne : « *blanc comme lait de la tête aux pieds sauf ses yeux noirs, sa bouche et ses narines roses et son jacques écarlate*. » Son jacques ? Qu'est-ce que ce jacques ? Est-ce l'équivalent de Jules ? C'est, maintenant, en écrivant que je comprends que « son jacques » est son... J'ouvre le Delvau, pour m'assurer, C'est bien cela : « *Jacques, le membre viril* ». Qu'j'suis con ! L'irritation se transforme en exaspération : pourquoi est-ce que je tombe toujours dans le piège que les mots me tendent ? C'est comme si, par moment, la lumière des mots, au lieu d'être orientée devant mes pas, au lieu de me montrer les objets qui risquent de me faire tomber, était pointée vers mes pauvres yeux faibles — comme quand, jeune drogué de jeunesse, j'étais aveuglé par la lumière d'une partie du corps des femmes et j'étais incapable de voir la personne. (Si j'étais dans un mood plus philosophique je me demanderais s'il est possible de voir une personne.)

Jacques appela jacquet (qui, dans mon dialecte, est un veston tandis qu'en français est une variété de trictrac) ; jacquet me mis sur les traces de potron-jacquet (le petit matin) que j'avais déjà employé une fois il y a deux ans et que, depuis, j'avais perdu de vue et ensuite vinrent potomètre et potomanie, sigmoïde et aula (qui n'est pas holà mais bien l'a-ou-l-a de ma langue maternelle) et d'autres, des dizaines d'autres que j'ai oubliés.

Des mots sans contexte,

libres.

Sans sens,

dans le sens.

Pendant quelques heures j'oubliai Vénus et son monde magique de perversion.

¹⁷ Aubrey Beardsley, *L'histoire de Vénus et de Tannhäuser*, Fata Morgana, 1989.

Quand je revins « *Vénus glissa des doigts compatissant sous le flot de dentelle de son pantalon* », pantalon de blonde / suppose

Merdi

C'est une histoire qui m'a beaucoup frappée et que j'ai racontée des dizaines de fois. J'avais été à l'urgence pour ce que je croyais être des calculs biliaires. Les temps avaient été très longs, excessivement longs même pour une femme patiente comme moi. Les infirmières avaient été désagréables, les médecins absents et les autres patients énervants. On me fait enfin une piqûre, le médecin arrive. Gardez-la quelques heures, on verra. Après une dizaine d'heures on me libère. À la sortie je dis haut et clair au museau renfrogné du portier un « Merci ! » qui, dans l'air, se transforme en « merdi ! ».

J'ai repensé à cela en lisant *Sémiologie et philosophie du langage* de Umberto Eco : « Quel que soit le discours des théoriciens de cette tendance [lacanienne] sur les "signifiants", il suffit d'y lire "signifié" pour qu'il acquiert un sens compréhensible ».

Entendu dans la rue.

Ç'a l'air qu'elle touche un bon salaire. Salaire qu'elle touche un bon ç'a l'air.

Généreuse intrusion.

Il était une fois une famille qui habitait dans la très grande vie le française qui, à vent la tempête de patates de 2052, ça pelait Paris. Ben Ber, le père, était peintre et passait ses mois dans la salle Thaï du centre Tchi ; Asi dite la belle, la mère, jour n'a liste de son métier, arpentait les à venues de la vie le recherchant le temps pendu ; leur fils aimé, Ben Yan, le tain hébreux, pas sait 16 heures par jour à l'école, comme son frère cadet Ben Sam, le sou riant. Depuis une dizaine d'ânes nés la ville était la pâque tourmente d'un trafic d'idées far fêrues dont la peau lisse de l'empereur Zatopette ce fou tait comme de l'âne qu'a Rente. Mais, depuis qu'une idée mal en conteuse avait engrossé sa femme, Zatopette or donna aux serres gens de la peau lisse de dément heu ! laid l'or garnies actions. L'atmosphère en vie le maure ose était, trop pour Asi la belle, Ben Ber et leurs mars mots. Un jour, ni trop chaud ni trop beau, Asi rencontra à la sortie de l'idéothèque en péri ale Ovaire Dose, la femme du commère chiant d'idée Ivan Ivanovich Divanov. Ce fut comme la rencontre de Zanaan et Bellala, comme selle de Tchou Lin et Tchou Bin Loun et, que vieux me le par donne ! même comme selle de Birken et Børken. Sans ce sous scier de la peau lisse elles gère errent leurs idées sans pas sait par la banque du dix strict. Il faut dire que la mafia busse protégeait Ovaire Dose et tous ces Samy frais comme les ces lèvres ânes de Matignon gardaient la cul hotte de Leur Anse. La peau lisse était impuissante de vent les ex cons griffes d'Ivan Ivanovich Divanov à l'âme génheureuse comme tous les Busses mais incapable de se ternir à sa face.

- Ivan Ivanovich, mon raton, mon Busse préféré, j'ai rencontré un ange !
- Je vais te l'acheter. C'est combien ?
- Mais, mon chaton, mon ange n'est pas en vente ! L'art, gens ! n'achète pas tout.
- Tout se vent. Même les sans piments !
- Mon ange à moineau ! Non. Non.

Le Dis manche suit vent, Ovaire Dose organe Isa un souper prix vais pour Asi, Ben Ber, Ben Yan et Ben Sam au pas laid Léninskaja Verskaskaia Omolovoskaia. Tout était pas fait. Ben Sam sans qui au pré

d'Ivan Ivanovich Divanof si, comme tous ses amis, il pouvait à voir dans l'idée IL EST PLUS FACILE DE DONNER QUE DE RECEVOIR. « Eau ! Eau ! Eau ! serres te, deux mains t'eau rat tonie dés », ses cri à le Busse, vaut leur d'idées. « Moineau ! Moineau ! Moi je ne veux pas ! », rais plus qu'Asi. « Moineau plut ! » rat jouta, Ben Ber. IL EST PLUS FACILE DE RECEVOIR QUE DE DONNER, et thé leur devise. Ils ne vous laids pas changer.

Oui, non, oui, non, oui, non...

— C'est un cas d'eau que je vous fais ! cria le Busse des espérés, en Bussie on ne refuse jamais les cas d'eau !

— Pas dégâts d'eau chez nous ! Tout chez pas à les ducs à Sion.

Ivan Ivanovich Divanov essaya un dernier coût : « Trop fossile de dire qu'IL EST PLUS FACILE DE RECEVOIR QUE DE DONNER ! trop faux si le sens est un cygne d'un sens sans sens que tu susses », par donnez le final, depuis des ânes nés Ivan Ivanovich Divanov se preux né pour un fil aux œufs.

« Cher Ivan, avec mou ça ne marche pas. Pas d'intrus dans les ducs même si gêné heureux », coût pas court Ben Ber

Ça vaut ce que ça vaut.

Mais ça vaut beaucoup. J'ai assisté à une conférence de Leonard Talmy, un linguiste aveugle, qui comparait certaines structures des langages parlés avec des structures des langages des signes. Il écrivait et dessinait au tableau noir avec une aisance et une précision remarquable pendant qu'on traduisait ses mots pour les sourds-muets de l'assistance. Ça vaut ce que ça vaut, mais dans de telles situations, de manière presque despotique, le sentiment de la supériorité infinie des humains sur les autres animaux m'envahit. L'entêtement qui les pousse à limiter les injustices d'une nature aveugle, sourde, muette et surtout indifférente m'émeut. Leur non-acceptation de la fatalité me touche. Le sens de l'injustice de la nature est-il seulement humain ? Sans doute et cela double mon admiration pour mes semblables, êtres naturellement non naturels.

Haut et bas.

Dans l'histoire de l'empire romain que Justinien raconte à Dante on retrouve tous les hauts moments qui ont fait la puissance romaine. Les hauts moments sont hauts parce qu'il y a les bas. Lucrèce est ce qu'elle est parce qu'un lâche l'a violée. Quels sont les grands moments que le bas Bush permet ? Certainement pas les Al kami kaze qui ont élu l'Iraq leur terre d'élection. Qui alors ? Je ne le sais pas. Un poète dans deux cents ans les chantera.

Argent.

Ça va mal à Florence au XIV^e siècle : banquiers et financiers dominant et les papes vendent même la merde des Saints pour financer leurs parties (Dante). Ça va mal aux États-Unis au XIX^e siècle : banquiers et financiers dominant et les industriels vendent même des déodorants à merde pour financer leurs maîtresses (Pound). Ça va mal en Occident au XX^e siècle : banquiers et financiers dominant et les intellectuels vendent même des idées de merde pour financer leurs *cheerleaders* (Debord).

Cons.

Il a écrit plus que huit cents poèmes — la majorité des sonnets — mais ni l'encyclopédie *Brittanica*, ni l'*Universalis* ni le *Robert des noms propres* ne le mentionnent. Pourquoi ? Parce qu'il est un mauvais poète ? Il y en a de bien pires que lui qui ont droit à plusieurs colonnes. Parce qu'il écrit en vénitien ? Qu'on traduise du vénitien, du turc ou de l'anglais ça ne change pas grand chose et puis Goldoni écrivait en vénitien, n'est-ce pas ? Parce qu'il écrit des poèmes érotico-porno ? Mais, c'est un des genres qui fait vendre le plus ! Ça doit être parce qu'il exagère et à notre époque on peut exagérer seulement sur les peurs, les maladies, les justifications scientifiques et les interprétations psychologiques, sociologiques... disons — pour ne pas ennuyer avec une énumération trop longue — les choses qui terminent en « logiques » et qui sont tout autre que logiques. Ce qui est certain c'est qu'il n'a pas de tenue dans le domaine du tenu. Parmi les centaines de sonnets il est très difficile, par exemple, d'en trouver un où le mot « mona » (con) ou un synonyme (Bartolini¹⁸ en répertorie vingt sept) ne revienne pas plusieurs fois ; il est très rare que « cazzo » (bitte) ne se pose pas à côté de la « mona » à tout bout de vers et que le foutre ne se répande pas dans tous les méats verbaux. Et pourtant c'est bien cette répétition, cette multiplication qui en fait, comme on dit, une œuvre. N'importe qui peut écrire un hymne au con, mais pour en faire des centaines sans tomber dans des répétitions rasantes, il faut avoir des couilles sans être un couillon.

Giorgio Baffo, naquit à Venise en 1694, vécut à Venise, mourut à Venise et chanta les « cons », les vrais, des Venitiennes en vénitien. Comme écrivit Apollinaire, un de ses rares admirateurs français : « Sans le Baffo, on n'imaginerait pas tout ce que fut la décadence pleine de volupté de la Sérénissime République. » C'est la Venise de Casanova dont la mère fut « amie » du Baffo, la Venise de Goldoni, des cafés ouverts jusqu'à trois heures de la nuit, des masques, des aristocrates qui mariaient des putes, des putes qui jouaient aux intellectuelles et des inquisiteurs qui râlaient sans pouvoir trop censurer. La Venise qui envoyait ses intellectuels à Paris comme celle du XX^e siècle recevra les écrivains décadents du monde entier. Dans cette Venise, Baffo bâtit une « philosophie » sur le sexe ou, pour le dire de manière moins prétentieuse, une « philosophie de vie » entourée du sexe :

*Ont beau dire les gros philosophes
Que le bonheur est dans la vertu
(...)
Moi je crie sur mes deux pattes
(..)
Que le bonheur est dans la chatte.*

Cette philosophie « conienne » ne pouvait pas ne pas se heurter aux bigots, aux tartuffes et à toute espèce d'inquisiteurs qui s'efforçaient, parfois avec succès, d'empêcher l'eau des canaux. Lui aussi cherchait Dieu, mais contrairement aux curaçons et à leurs patrons il ne le trouvait ni dans l'hostie, ni dans les fleurs, ni dans les nuages, ni dans l'âme, ni dans les pauvres, ni dans les saints. Il le trouvait « seulement dans l'éjaculation¹⁹ ».

Pour vous donner envie de le lire, je me hasarde à traduire deux sonnets où il parle, de manière directe comme d'habitude, de sa poésie :

¹⁸ *Raccolta universale delle opere di Giorgio Baffo*, a cura di Elio Bartolini, Longanesi 1971. Ceux qui, à cause de l'âge, de la maturité ou du sens moral, préfèrent s'exciter sur les livres que sur les cons, sachez que je possède la copie No 43 sur papier d'Inde.

¹⁹ Dans son premier sens de « émission de la verge », possiblement en érection, et non dans celui de prière.

Critique contre l'auteur

*Un jour, dans un café, quatre bigots
Sur des sonnets de Baffo criaient haut
Obscène ! tonitruaient ces rigolos,
Vengeance viendra du roi des angelots !*

*Un poème pris au hasard et ça suffit,
Votre âme du mauvais est modelée.
Mathieu dans l'évangile a bien écrit :
Tout homme qui scandalise sera damné.*

*Du pauvre je cours à la défense, heureux.
Pourquoi casser, mes pères, la boule,
Pourquoi se réchauffer pour un si peu ?*

*Penser que son chapelet se déroule ?
Mais non ! Toujours gland rouge et fiévreux,
Au repos tend, parmi des roses moules.*

Et voici la réponse à ce « défenseur » qui le traite de gland :

Réponse

*Je répons avec trois mots à ces sales
Soutanes, qui condamnent mes sonnets,
Que je ne les ai pas faits pour les curés
Qui sont bêtes, couillons et bittes gales.*

Pondus sont-ils pour les fins finauds

*Qui du prochain savent tous les secrets,
Qui ne prisent les théologiens indiscrets
Et qui dans le cul ont tous ces momieraux*

*Celui qui pour vouloir me couillonner
A écrit ce sonnet idiot et nouille
Qu'il ait dans le cul une bitte flanquée*

*Il est vrai, je suis un gland qui touille,
Mais lui doit en d'ssous de moi rester,
Car sous le gland sont bien les couilles !*

*Au moins le gland heureux s'encramouille
Et jouir il sait, malin, dans le corps à corps,
Mais, ne jouissent les couilles, qui restent dehors.*

Cous.

J'aime les cous. Je les aime tous. Je suis maniaque, comme d'autres le sont des souliers, des chiens, des livres, des petits gars ou des voyages. J'aime les cous de cygne, les dodus comme les insignes ; tant les blancs que les noirs me redonnent l'espoir ; parfumés ou inodores, je les adore, tout comme les délicats, les lisses ou les moka ; ceux qui sont minces, comme ceux qui sont forts, les bronzés autant que les frêles, je les vénère ; ceux de pêche et les polissons me donnent des frissons : prêt à donner cent ans de ma vie pour baiser un cou allouvi ; les duvetés ou les revêches me gardent sur la brèche ; je peux savourer du menu fretin pour un cou nerveux ou un hautain ; des frivoles je raffole et les austères me lacèrent ; j'aime les cous loire, les cous l'œuvres, même les cous vents mais surtout les cous chéries, les cous reuses et les cous plage ; des cous pables comme des cous bas, des cous peur comme de cous rage je ne veux pas qu'on m'en dégage. Je vous le jure, je suis sincère, il n'y a qu'un type qui m'ulcère, m'affaiblit et me donne la gerbe : c'est bien sûr le cou illon au cerveau sans érection.

Illon.

Remy Ebdin, rédacteur en chef d'un hebdomadaire protestant, a écrit un article sur le théologien catholique Eugen Drewermann dans le Monde des pamplemousses, où il est surtout question de lutte à l'Église. Drewermann veut « démolir pierre par pierre l'édifice romain », l'édifice de « mère l'Église, marâtre sans scrupules ». Les mêmes images des « protesteurs » du XVIe siècle mais délavées dans le jus de pamplemousse. Ce que M. Ebdin oublie de dire c'est que si, selon Drewermann, la théologie catholique s'est égarée, il est encore plus vrai que celle protestante est complètement perdue et qu'il n'y a aucun espoir de la sauver car, contrairement au catholicisme, le protestantisme n'est pas « resté lié (...) au monde de l'inconscient sur un mode matriarcal, en particulier par la richesse de ses

symboles dogmatiques et rituels. ». Il appelle Drewermann « nouveau Luther » et il oublie de dire que le nouveau Luther ne croit même pas que ça vaille la peine de contester le « vieux Luther », tellement celui-ci est responsable de la transformation de l'exégèse en critique historique et, prochaine menace, « de devenir une pure sociologie de la religion ».

C'est du cinéma.

Dire « c'est du cinéma », pour signifier « invraisemblable », est un phénomène inertiel du langage qui lui permet de garder des liens avec le passé même quand la réalité les a coupés. Ceci est tellement vrai que, depuis des années, il y a un cinéma qui est plus « vraisemblable » que la partie de réalité dans laquelle nous naviguons. On ne peut pas dire la même chose de « il se fait un cinéma » car dans cette expression ce qui compte c'est la technique de montage et de projection que le cinéma a emprunté à la psychologie et que la psychologie reprend.

Aimance.

Je n'aime pas ce mot chéri par le célèbre philosophe français qui rend un hommage à Nancy. Je n'aime pas sa sonorité : ça me fait trop penser à aisance, pitance et ambiance.

Rêve.

Après un repas avec dix-sept couverts j'ai rêvé d'être un lave-aisselles.

Cousin ou coussin ?

Heureusement que les dictionnaires se trompent, comme ça on peut devenir des chercheurs. *Grand Robert* électronique :

Séant - 2. (1694). *Fam. Derrière** (III., 3.). - Fesse, fessier, postérieur. *Un cousin qu'aucun séant n'avait jamais aplati* (cit. 3).

Un cousin ? Que vous le preniez dans le sens de fils de votre tante, de moustique ou de mec importun, ça ne va pas. Si vous ajoutez un « s », ça a l'air d'aller : les séants aiment les coussins, c'est connu²⁰. Pour être sûr que j'avais bien interprété je suis allé voir la cit. 3 :

3 (...) *un coussin à glands d'or qu'aucun séant n'avait jamais aplati.*

VAN DER MEERSCH, *l'Élu*, p. 11.

Aïe, aïe... Une autre erreur ? Un coussin ou un cousin à gland d'or ? Une autre erreur ?

Où est l'erreur ?

Une citation de Zola légèrement modifiée par moi à propos de *séant*, toujours dans le *Grand Robert* : *Il la souleva, tâcha de l'asseoir sur son séant, essaya de lui mettre le doigt de cour entre les lèvres. Je*

²⁰ Que certains cousins aiment les séants, c'est une toute autre histoire qui n'a rien à voir avec les dictionnaires.

vais vous aider : ne cherchez pas l'erreur dans le syntagme *doigt de cour*, il est très correct, même si vous ne connaissez pas l'expression :

*Savez-vous pourquoi nos belles
Sont si froides en amour ?
Ces dames se font entre elles,
Par un ingénieux retour,
Ce qu'on nomme un doigt de cour.*

(Louis René Quentin de Richebourg de Champcnetz)

Permutation.

C'est banal, mais je ne l'avais jamais vu. Il suffit de permuter « i » et « m » pour que l'amie aime. Que « i » et « m » soient les initiales de mon nom et de mon prénom n'ajoute rien à la découverte.

Bébés.

Je pourrais parler du bouton de rose de ses lèvres, de sa peau délicate comme un vers de Pétrarque, de ses joues qui réclament des baisers, de ses doigts qui s'accrochent avec une force ténue, du torse immaculé évoqué par un zip coquettement ouvert, de ses pieds minuscules qui oscillent au gré de mes mouvements, de son corps qui porte encore le parfum de son ancienne demeure... Je ne le ferais pas, car ça fait trop kitsch et mes amis ne me le pardonneraient pas. Ce que je peux vous dire c'est que j'ai gardé dans mes bras pendant deux heures un bébé d'un mois et que je l'ai observé comme on observe la vie quand on n'est pas noyé dans son moi. Je pourrais aussi dire que j'ai mieux compris pourquoi je vois parfois (ou souvent ?) les femmes comme des enfants. Je ne le dirai pas car ça fait trop macho et mes amies ne me le pardonneraient pas.

Vérité.

Non seulement *in vino veritas* (l'alcool dissout les barrages qui empêchent la libre circulation des pensées sous la pie-mère) mais *in zalosia veritas* (la jalousie défonce la porte que protège le mensonge de l'amour), *in opera veritas* (l'éreintement du travail bloque toute envie de se cacher derrière son petit doigt), *in sexu veritas* (quand les testostérone chevauchent les neurones on n'a pas le temps de mentir), *in felicitate veritas...in infelicitate veritas... in vita veritas*. Partout où la raison n'oblige pas la vie à s'emboîter dans une burqa, là est la vérité. Pas la vraie vérité mais : ma vérité, ta vérité, sa vérité. Celle qui n'a pas besoin d'autre vérité que celle qui se glisse dans notre corps. Celle qui sait que ceux que la cherchent dans le Coran ou dans la Bible sont déjà et toujours dans la mort. Je vois déjà mon amie latiniste dire que « Zalosia » n'est pas du latin. Et bien, oui : c'est un terme latin du haut moyen âge. Zalosia qui, contrairement à ce qu'écrit le Grand Robert qui fait dériver « jalousie » du moto italien « gelosia », est à l'origine en même temps de la « jalousie » française et de le « gelosia » italienne. Comme quoi même les grands dictionnaires se laissent entraîner par les stéréotypes culturels : c'est bien connu que les Italiens sont plus jaloux que les Français, donc cela ne peut que se répercuter sur la langue et voilà que les Français jaloux empruntent leur jalousie aux cousins transalpins. Mais, ce qui me semble plus intéressant à regarder de près c'est la jalousie des Romains de l'époque classique. Pour la jalousie amoureuse ils avaient plusieurs expressions, dont la principale mériterait un traité à elle toute seule : *amoris stimuli* (stimulus de l'amour) : la définition de la jalousie comme stimulus de l'amour est certainement une définition d'hommes pour lesquels la femmes n'étaient souvent qu'un moyen pour venir en contact comme le dit clairement une autre manière de dire « jalousie » *rivalitas* (rivalité) ou comme le laisse entendre une troisième expression *amantis suspicione* (suspect de l'amant).

Hors contexte.

Un bon mouillage. Putain, quelle tournure cette langue !

Trou.

En informatique on n'est pas très original. Et des lieux communs comme « Choisir le bon mot, c'est faire la moitié de la job », sont répétés non seulement par des têtes grisonnantes ou chauves avec des dizaines d'années de service mais même par de petits culs qui viennent d'écrire leurs premiers programmes. C'est à cause de ce lieu commun que je n'ai jamais aimé le syntagme *trou noir* que les physiciens ont inventé pour signifier un lieu, résultat de l'implosion d'une étoile, qui à cause de sa force gravitationnelle attire tout ce qui s'approche. Je comprends le noir car même la lumière ne peut en sortir une fois qu'elle est prisonnière. Mais, « trou », pourquoi trou ? Un trou implique un vide, créé par l'enfoncement d'une surface. Un trou sans vide n'est pas un trou. Même des expressions métaphoriques comme « boire comme un trou » ou « il y a un trou dans la comptabilité » ou « trou de mémoire » ou « trou normand » ou « trou du cul » sont très étroitement liées au vide. Mais un trou noir est le contraire du vide. C'est, éventuellement, un trop plein qui attire tous les « pleins » qui l'entourent. La lumière ne sort pas du trou noir, non pas parce que c'est un trop grand trou mais parce que la force d'attraction est trop grande. J'aurais une expression différente qui me semble mieux caractériser un trou noir : *amour noir*. Si cette expression vous semble trop fleur bleue et vous voulez souligner l'implosion, vous pouvez toujours employer *narcisse noir*.

Moyen-âge.

Ayant toujours eu des difficultés à écrire correctement « moyen âge », j'ai fait faire une petite recherche à une jeune bachelière qui a trouvé qu'on peut l'écrire de six manières différentes : *moyen âge, Moyen âge, Moyen Âge, moyen-âge, Moyen-âge, Moyen-Âge*. Malgré les prières de mes collègues et de mes amis pour que j'écrive un article pour les *Publications de l'institut d'études médiévales de Montréal*, sur les six manières d'écrire moyen âge, je ne le ferai pas. Je dois dire, par contre, que l'idée d'écrire un livre sur le fait que le *Grand Robert*, en présentant les différentes manières d'écrire moyen âge écrit deux fois « Moyen âge » au lieu de « Moyen âge » et « Moyen Âge » commence à me chatouiller le noyau solitaire. Qui sait, je donnerai peut-être une petite contribution pour détruire la confiance dans les musées des mots. On n'est plus au mOyen-âGe pour croire aux livres de manière si bête !

Différences.

Je me souviens du courriel d'un copain : « Tes jeux avec les mots sont trop intellectuels. Illisibles. Tu devrais mettre des devinettes terre-à-terre, comme celle-ci : *Pourquoi une femme n'est-elle pas une poule ? Parce qu'une poule mouillée se cache et une femme mouillée se couche*. Ou cette autre : *quelle est la différence entre un Russe de l'époque de Staline et un Russe de notre époque ? Sous Staline il mangeait de betteraves, maintenant il est une bête à raves*. ». C'est fait, mon ami.

Nice.

Il est tellement ignorant et plein de soi que quand je lui dis qu'il est nice, il le prend comme un compliment et, d'un sourire satisfait, il me corrige : « On prononce *naïs* et non *nis*. » Pauvre con. Pauvre ignorant. Je ne réplique pas. Je le laisse barboter heureux dans sa canardière. Pauvre nice.

Beauté.

- On ne demande pas à un marteau d'être beau.
- Mais un beau marteau, c'est un beau marteau.
- On ne demande pas à une femme d'être belle.
- Mais une belle femme, c'est une belle femme.

Private.

Je ne réussis pas à me mettre dans la tête que « *Private soldier* » ne veut pas dire un soldat privé mais un simple soldat, surtout si je pense au droit à la vie privée qu'on aime tant.

L'amour des horloges.

L'ébat en horlogerie est « le jeu entre deux organes, mobiles l'un par rapport à l'autre ». L'ébat en amour est « le jeu entre deux orgasmes, mobiles l'un par rapport à l'autre ».

Étymologie gothique.

J'aurais aimé que J.E. Cabarrouy ait raison²¹, mais je doute que « bigot » veuille dire « deux fois Goth », avec référence à « la grande dévotion » de ces barbares. Que « cagot » vienne des « canis Goth », ça va encore mais... qu'Angot vienne de Goth à cause de leur sexualité débridée ? argot pour la langue malséante ? ergot pour une certaine agressivité ? fagot pour leur manque de classe dans l'habillement ? mégot pour leur saleté ? ragot pour leurs chevaux ? Et escargot ? Je ne vois pas de lien entre escargot et Goth. Je n'en vois vraiment pas. Et, comme dirait un Popperien naïf, un exemple négatif suffit à falsifier une théorie. C'est dommage cher Cabarrouy, mais j'abandonne ton livregot avec tous ses cagots

Groupie.

« *L'emploi de groupie au masc. est inusité* », écrit le Robert. De quoi faire une thèse de doctorat sur les rapports hommes/femmes, la langue française, et la perception de l'admiration et de la partisanerie inconditionnelle. Le Robert ajoute que « *le pluriel peut concerner un ensemble de femmes et d'hommes* ». Ce qui ouvre la porte à un autre ensemble de thèses sur la multitude, le genre et la subsumption (qui n'a presque rien à faire avec la succion). Mais au-delà de toute question de langue je suis content que, en tant qu'homme, je ne puisse pas être « groupie » : en allant à Turin pour une fête en l'honneur de John Berger, le danger aurait pu me guetter

²¹ J.E. Cabarrouy, *Les cagots en Béarn*, ????, 1994.

Fraises et myrtilles.

Avant que le marché ne fût envahi par des fraises gonflées à l'eau, lorsqu'elles n'étaient pas beaucoup plus grosses que les myrtilles, il était pratiquement impossible de trouver quelqu'un qui préférerait les myrtilles aux fraises. Même les fascistes les plus rougéphobes préféreraient les fraises rouges aux myrtilles noires. Si vous voulez une confirmation savante, prenez le miroir de la langue — un dictionnaire, de la langue française, dans notre cas — et regardez le nombre d'entrées pour les deux mots. Il y en a une seule pour *Myrtille* et quatre pour *Fraise*. Quatre, c'est beaucoup. Pour donner une idée de la rareté il suffit de considérer que de A à Ains, dans le *Grand Robert*, il n'y a aucun mot avec quatre entrées et il y en a seulement trois avec trois entrées (*AA*, *adresse* et *affecter*).

Les myrtilles sont les myrtilles, même si on les appelle bleuets quand elles poussent en Amérique. Tandis que les fraises sont les fraises, mais aussi :

- La membrane comestible, blanche et plissée, qui enveloppe les intestins du veau et de l'agneau.
- Le bout du sein.
- La tête.
- Petit organe érectile siège du plaisir féminin selon certaines théories réductionnistes.
- La collerette plissée et empesée à plusieurs doubles que portaient hommes et femmes au XVI^e siècle et au début du XVII^e.
- La membrane charnue, granuleuse et plissée d'un rouge violacé, qui pend sous le bec du dindon.
- Les pieux²² battus autour d'une pile de pont.
- La palissade légèrement inclinée, plantée au sommet d'une escarpe.
- Le petit outil d'acier, de forme conique ou cylindrique, servant à évaser circulairement l'orifice d'un trou percé dans le métal ou le bois.
- L'instrument muni de dents tranchantes microscopiques, agissant par rotation, utilisé pour percer des trous dans un os ou évider les parties cariées d'une dent.

Une vraie kyrielle, même sans considérer des expressions comme « aller aux fraises²³ », « bouche en fraise », « sucrer les fraises », « se payer la fraise de quelqu'un », « ramener sa fraise », « cueillir la fraise ». Kyrielle qu'on pourrait difficilement imaginer pour les myrtilles.

Rien d'étonnant qu'il y ait au moins quatre fois plus de fraises que de myrtilles dans les dépôts de l'écrit, surtout si on pense que dans les bois il y a des centaines de fois plus de myrtilles que de fraises et que la parole écrite, depuis sa naissance, a le rôle narcissique de nier la réalité.

Épicène.

En Français *enfant*, *bébé*, *poupon* et *nourrisson* sont épicènes (et masculins). La langue française n'intègre pas facilement le féminin. Dans le pays qui engendra Mussolini, qui engendra Moro, qui engendra Berlusconi, par contre, on ne sous-évalue pas les différences sexuelles : tous les synonymes de « bébé » ont un genre. NOTE : on peut dire aussi **une** enfant, mais, si le Robert a raison, on l'emploie surtout avec une connotation condescendante, ce qui ne fait qu'empirer les choses.

²² Ce qui n'en fait pas pour autant des martyrs.

²³ Expression qui, même si souvent indique des opérations « bouche ouverte », n'a rien à voir avec « aller chez le dentiste. »

M ou N ?

Je ne suis pas comme tous les autres, moi ! qu'il dit. Je n'ai jamais eu d'états d'âme. C'est dommage pour lui, mais il ne peut pas dire qu'il n'a pas d'état d'âne

Purs.

Les purs sont souvent durs et parfois blets, sans être mûrs.

Euro, Marc et Franc.

Une perte intangible causée par de l'Euro que nos économistes ont oublié de comptabiliser, c'est la perte de richesse de la langue. Dans quelques décennies, cette phrase pour nous si cristalline, *les créanciers chirographaires du failli sont payés au marc le franc*, sera jugée incompréhensible.

Doute.

Arrêtez votre char ou arrêtez votre charre ?

Questions.

Elle écrit qu'au Québec on a « *Une piètre perception de la paternité* ». Ne veut-elle plutôt dire *conception* de la paternité ? Dès que je me suis posé cette question, une autre, bien plus troublante, bien plus profonde, me vint à l'esprit et, depuis, je ne réussis plus à dormir sur mes lauriers : pourquoi, lorsqu'il s'agit des sens, dit-on *pèrception* et quand il s'agit de la pensée *conception* ?

Vérité

La vérité comme *conformité de l'intellect et de la chose*, est une vérité fort contestée à cette époque où la parole gruge sans arrêt les choses. S'est-elle donc transformée en *conformité de la parole à la parole* ? Probablement. Ce qui ne satisfait guère ceux qui ont besoin de croquer dans le dur et qui ont transformé l'intellect en cerveau : ils l'ont fait devenir une « chose » et la vérité s'est ainsi endurcie en se transformant en *conformité de la chose à la chose*. Mais les choses sont conformes aux choses par définition et nos amants des choses se retrouvent avec une vérité qu'est toujours vraie — ce qui ne peut être que faux. Et si, dès qu'on essaie d'échapper à la définition que le bon sens dicte (*conformité de l'intellect et de la chose*) on se retrouvait sans vérité ? Ce serait une grande victoire de la raison humaine, contre la raison « divine » du pouvoir qui de vérité se nourrit.

Tristesse.

Il neige, les jupes se replient dans les placards, les pantalons réenvahissent les rues. La ville est triste.

Printemps.

Je me souviens d'un jour où le dieu du printemps s'était levé de bonne heure. J'ai vu la première, noire, lèche-bottes, au coin de Roy et Drolet à six heures et demie ; la deuxième, noire encore, mais un peu plus courte, deux minutes après, sur Saint-Laurent ; la troisième, cette fois au genou, au coin de Saint-Urbain. Mais ce n'est qu'à midi, quand je me suis dirigé vers la rue Peel, que j'ai pu mesurer l'étendue du travail de ce brave dieu qui a tant de mal à chasser l'hiver de nos contrées sauvages. Elles étaient partout : droites, à godets, plissées (plis ronds, plats, creux, accordéon, surpiqués, piqués, d'aisance, symétriques, couchés, asymétriques), classiques, sportives, de lainage, de coton, de velours, de soie, de polyester, de futaine, simples, brodées (au bas, à la ceinture, sur le devant), portefeuilles, fuseaux, avec ou sans fentes (au dos, devant, sur un ou sur deux côtés, à peine visibles

ou très longues²⁴), transparentes, à fleurs, à carreaux, dessinées, unies, avec franges, froncées, à lés, à empiècement, à volants, avec poches (passepoilées, plaquées, à rabat, manchon), larges, étroites, bouffantes, entravées, à corselet, à bretelles, mini, maxi, rasecul, au genou, à mi-cuisse, aux chevilles, aux mollets, avec ceinture (large, à cordelette, de cuir, de plastique, nouée), sans ceinture, écossaises, indiennes, avec zip (caché, à jour, noir, métallique), avec boutons boutonnés (de métal, de celluloid, de céramique, de galalithe, de nacre, de verre, d'étoffe, boutons-pression), avec boutons déboutonnés (un, deux, trois, quatre, tous), noires, rouges, chamois, roses, vertes et puis encore noires et blanches et noires et roses et roses encore. Les jupes sont arrivées ! Elles ont envahi les rues, les maisons, les hôpitaux, les écoles, les bibliothèques, les cinémas, les restaurants, les cafés, les salons mortuaires, les centres d'achats, les pharmacies ; elles remplissent l'air, les têtes, les yeux ; elles volent, glissent, trottinent, ripent, se fauillent, se baladent, se lèvent, tombent, montent, entrent et sortent ; elles se tachent : de jus, d'encre, de rouge à lèvres, de sperme, de vin, de colle, de sécrétions vaginales (de la copine, des siennes), de vomissures (de bébés, de soûlards, de maris, d'amis, d'amies, d'amis d'amies), de sang, de café, de thé, de chocolat (au lait, noir de noir, aux amandes, au cognac), de pipi (le sien), de merde (de bébé, de soûlards, des parents, des grands-parents), de bave (de bébés, de chiens, de vieux dégueulasses) ; elles montrent (les chevilles, les mollets, les genoux, les cuisses), elles cachent (les mollets, les genoux, les cuisses).

On les retrouse, on les relève, on les froisse (en baisant, en marchant, en voiture, à bicyclette), on les suspend, on les jette (sur une chaise, par terre, sur le lit — dans sa chambre, à l'hôtel, dans la clinique). On les lave, on les repasse, on les met, on les enlève, on les lave, on les repasse, on les range.

À celles de maman, on se cramponnait.

J'en ai vu de tous les types, de toutes les couleurs, de toutes les marques, mais pas comme celle de la photo (elles ont encore froid à Montréal, le 21 mars).



Fau, fouou et fou.

Aujourd'hui j'ai eu droit à un de ces petits plaisirs de la langue qui éclairent même les semaines les plus sombres. Ce-qui-a-été jette sa lumière sur les jours à venir. J'ai découvert que dans certaines régions de France on appelle « fou » le hêtre que dans mon dialecte est « fouou » et dans d'autres dialectes lombards « fau » Qu'un hêtre puisse être fau et fou n'est-ce pas digne d'être consigné dans

²⁴ Il est vrai que du point de vue de la vue, ce ne sont pas les fentes qui sont visibles mais « ce qu'elles ne cachent pas », mais dans le cas des fentes des jupes la splendeur de « ce qu'elles ne cachent pas » aveugle et on ne voit ni fente ni « ce qu'elles ne cachent pas » mais seulement ce qui, depuis des siècles, s'agite dans les têtes.

les Annales de la langue du monde. Et le « h » vous me dites, où mets-tu le « h » ? Je le laisse où il est, il est muet et, en plus, il n'a rien à dire.

Cant.

Je ne crois pas être le seul à ne pas savoir que *cant* est un mot vieilli pour « Affectation excessive ou hypocrite de pudeur, de respect des convenances ». Je ne crois pas être le seul non plus qui crois que *cant* renvoie à *Kant* ou *can't*. À la philosophie et à la langue anglaise, ce qui, aux dires de certains, est antinomique. Mais retournons au *cant* français, et cherchons dans *Le Robert* où nous trouverons une citation de Stendhal : « des deux grands vices anglais : le cant et la *bashfulness* ». Encore l'anglais. Mais *Le Robert* se trompe. Stendhal, comme moi et comme la tante de ma compagne qui ne pense qu'à ça, pensait sans doute au *cant* anglais, à celui qui est la cause et l'objet de la pudeur (*bashfulness*), au foyer de la démesure. À moins que ce ne soit pas moi et la tante de ma compagne qui nous trompons. *Bloody cant* !

Protection.

Les élytres qui recouvraient ses rêves ne la protégèrent pas d'une élytrite.

Minette.

Qui a besoin d'une minette pour sabler le moule ? La potière.

Ourageux.

On n'est jamais trop ourageux.

Maroc.

Le Maroc ou les tangers du racisme

Larmes.

Guerres, banques, croisades, élections, religions, télévisions, experts, bourses, écoles, nations : aux larmes, citoyens !

Gouvernance.

Mot lourd, laid, malsonnant et vulgaire qu'aiment les chroniqueurs. Mot qui irrite la jeune langue française que mon cœur couve. Comme la « donne », quand elle est hors-jeu.

Eaux d'heures.

Je près faire ma pro chez de toi sous vent, car tes eaux d'heures m'or ris pile.

Télégraphe et guerre.

Festival du style télégraphique militaire de Cannes (en Apulie). César présente, hors concours, ses trois « v » (*veni, vidi, vici*). Pour le noyau d'or de la concision, l'Angleterre présente *peccavi* de Charles Napier et l'Italie *obbedisco* de Garibaldi. Et les français ? Eux, ils ont Cambronne.

Pas correcte, politiquement.

Au Zimbabwe : les brondants tracteurs sont réduits au silence et les fermes fertiles sont oisives. Au Canada : les bandants facteurs sont réduits à la conscience et les femmes fertiles sont oisives.

Cauchemar.

Un rêve terrible à dire : je vivais dans une sociépais d'énormes mâlmous bleus qui papotaient sur leurs véculs.

Amour.

« J'y tiens comme à l'œil de ma Prunelle. »

Miséricorde.

La meilleure façon de toucher l'hypocrisie des hommes d'église est de penser à la miséricorde des stalles qui leur permettait d'être debout tout étant assis.

Nationalisme.

Le *New York Times* tire trop vite, quand il écrit que le championnat européen de football ne permet pas d'imaginer une équipe européenne. Si on suit le même raisonnement on ne peut pas imaginer une équipe française ou italienne. Et pourtant, les « tifosi » qui s'égorgent pour leur équipe dans le championnat national, peuvent très bien être d'accord quand l'équipe italienne joue. Si un Italien de Milan peut être partisan d'une équipe de Turin et vice versa, pourquoi un Italien ne pourrait-il pas être pour la France et contre l'Italie et vice versa. Les journaux parfois tirent trop vite.

Exercices avec L.

Perte d'une L : ses doigts aimaient flâner sur la place publique.

Ajout d'une L : elle ne retrouvait plus sa blague.

Perte d'une L, encore : la peur donne des ailes aux taons.

Ajout d'une L, encore : elle blaisait un peu trop, pour une avocate.

Ajout de deux L avec changement de genre : elle n'aimait pas les plantes algacées.

Perte d'une L, avec génération d'ambiguïté : pour sortir elle se fit faire une mise en pis.

Encore un ajout d'une L : ils ne s'étonnèrent point des cloches qui jouaient dans la fange.

Perte d'une L, sur l'heure de midi : Bombardier : le confit a coûté cher.

Un dernier ajout d'une L sans suppression d'une S (comme des esprits tordus pourraient imaginer) : les deux Noirs coulèrent du pisé dans les blanches.

Allongée

Elle prit un express allongée. Il prit une courte pisane.

Précision.

Parfois je n'aime pas ce que j'aime. Moins bien dit, mais plus précis : parfois je n'aime pas que j'aime ce que j'aime.

Confiance.

Comment avoir confiance dans un homme qui vous dit qu'il a les yeux sans cible ?

Peur.

Son regard me traverse et ses mots se plantent sans aucune vibration entre elle et moi : « Jamais je ne céderai à l'ordinaire ! »

Les places.

Un nouvel être qui naît crée une place, il ne prend pas une place. Un être humain qui meurt ne perd pas sa place. C'est pour cela que Gino, dans *Obsession*, ne peut pas prendre la place du mari de Giovanna — et pas tellement parce qu'il l'a tué.

Paroles et amour.

Quand je fais l'amour, je ne parle pas. Il y a d'autres choses à faire. Maintenant c'est à la mode de parler, moi je préfère baiser. C'est ça qu'elle nous dit. Je crois qu'elle se trompe et que pour une fois on peut suivre la mode. Et si aimer c'est parler et baiser, en même temps ?

Focaliser.

Moins de trente ans, « *Je vais un mois en vacances sur une île grecque pour me focaliser sur moi-même* », me dit-elle en me regardant avec des énormes yeux clairs. C'est dommage, ses yeux sont faits pour que les autres se focalisent sur elle.

Ensemble.

- Comment fais-tu ? Moi, après cinq heures je ne peux plus.
- Pour moi c'est tout l'inverse, si je n'en bois pas un après sept heures je me réveille au milieu de la nuit avec un mal de tête terrible.

Dans ma vie, pas très agitée — il faut l'admettre — j'ai échangé des centaines de fois de telles banalités sur le café. Vous me direz que dans une vie banale on ne fait que dire des banalités. Sans doute. Mais l'autre soir l'amie de mon amie a répliqué à son ami qui avait décidé de prendre un café même s'il était sûr de ne pas dormir, avec un coup de maître pas banal :

— Moi aussi. Comme ça on ne dormira pas ensemble.

Qu'en pensez-vous d'une conclusion vite tirée ? Dans une vie banale seuls les jeux de la langue rehaussent l'esprit.

No comment.

Lu sur une boîte de somnifères : « Insomnie adulte ».

Synonymes.

Quand elle est en forme, elle dit *superflu* ; si elle est déprimée elle trouve tout *superfétatoire* ; quand elle veut vraiment, mais vraiment, emmerder elle va débaucher *superfétatif*.

Je père-sévère.

Lu dans « *Autres écrits* ».

Le crayon.

Le simple fait de prendre le crayon me charge les idées.

Lapalisse.

L'avant-propos du *Cahier de l'Herne* dédié à Jacques Derrida termine ainsi : « sans lui [Derrida] ce Cahier n'aurait tout simplement pu voir le jour ».

Sycophante.

Il y a des mots qui refusent de s'installer dans ma tête, si je ne leur construis pas un château — de mots — où ils sont prisonniers, sans qu'ils ne le sachent. « Sycophante » est un bon exemple. J'ai beau apprendre sa signification, le lendemain... plus rien ; juste une tonalité de désagréable : je sais que je n'aimerai jamais me faire traiter de sycophante, mais cela ne m'aide guère. Il y a tellement de mots que je n'aime pas qu'on me colle ! Par exemple, je déteste, comme tout le monde, qu'on me traite de pétasse, d'andouille ou de buse ; si quelqu'un me traite de rosse, de dondon ou de carne, je suis prête à donner des baffes ; celui qui un jour me traita de rombière, ne le fera plus, je vous le jure. Aujourd'hui, j'ai construit une prison, pardon un château ! pour « sycophante ». L'occasion m'a été donnée par le journal de Wilhem Reich du 6 janvier 1940²⁵ : « Voici les gens qui devraient être tués : hommes d'affaires, diplomates, sycophantes, bourreaux d'enfants, faux hommes de science. » Encore une fois le *Robert* : Sycophante : « Délateur, et, par extension, espion, fourbe. » Je savais que je le savais ! Allons consulter l'étymologie : « du lat. sycophanta, grec sukophantês *dénonciateur des*

²⁵ Wilhem Reich, *American Odyssey*, Farrar, 1999.

voleurs ou des exportateurs de figes de l'Attique ». Le château est prêt, un château de figes, mon fruit préféré. Je vais ajouter que « de l'Attique » n'était pas dans le dictionnaire mais je suis allée le voler dans un dictionnaire de latin, ce qui rend la prison, pardon le château ! encore plus sûr.

Mâle.

Je me sens mâle, terriblement mâle. Couillon. Tellement couillon que je ne vois pas les maux du je derrière les jeux de mots

Laideur.

Liste des animaux en ordre décroissant de laideur : chameau, dromadaire, poule, ténia, tamanoir... Le chameau et le dromadaire sont en *pole position* à cause de leur air narquois — aux commissures labiales, et là seulement — qui, comme chez leurs frères humains, est souvent le signe d'une stupidité qui se prend pour de la finesse : l'essence de la laideur.

Beauté.

Corps que l'envie ne défigure.

Étonner

Dis-moi, jeune perverse : « Préfères-tu une fille qui tétonne ou une qui t'étonne ? »

Étonnamment.

Et ton amant ?

Intellactuel.

Quelle est la pire offense qu'on puisse faire à un quidam qui se définit (ou, aime qu'on l'appelle) « penseur » ? L'appeler *intellactuel*

Galilée et Drake.

Va savoir pourquoi, mais je ne réussis pas à retenir la signification de « télescopage », et pourtant j'ai rencontré souvent ce mot, souvent je l'ai cherché dans les dictionnaires. Rien à faire. Non seulement je ne retiens pas sa signification mais, à cause du « télé », je pense toujours à son contraire : ce qui se télescope est pour moi éloigné. La semaine dernière, je lisais Catherine Millet qui parlait de télescopage entre la bouche et la vulve et, comme d'habitude, je ne pigeais pas. Je me suis dit que ça suffisait, que j'en avais marre de cette merde de mot ! Je lis le dictionnaire pour la nième fois : « *Télescopage est l'action de rentrer dans, enfoncer par un choc violent* » et je décidai d'employer les manières fortes. De passer par l'étymologie. Ce fut vraiment une très bonne idée. Le lien entre télescopage et télescope est assez tordu, ce qui ne justifie pas mes résistances, mais... quand même. Donc *télescopage* provient de l'anglais *telescope* (lunette d'approche à tubes emboîtés). Simple ! Grâce à l'étymologie, je ne me tromperai plus jamais. Plus de télescopage entre *télescope* et *télescopage* ! Maintenant toutes les fois que je lirai « télescopage » au lieu de voir Galilée observer les planètes de Jupiter, je verrai Francis Drake, devant Cadice, faire glisser les tubes de sa longue-vue pour mieux observer le pillage de ses marins.

Retour.

Elle en avait marre de Saint-Jean sur Richelieu. Elle emporta ses peanuts à Saint-Jean de Luxe, au pays frasque

Ducharme.

Elle me dit que les « Vers à vendre » sur la route de Donnacona, l'amusèrent beaucoup et que si elle avait quitté Aix pour le Québec, c'était aussi à cause de ces affiches-là.

Toujours elle me dit qu'après un an à Québec elle déménagea à Montréal où l'affiche « Écoulement de blanc à la verge » — rue St.-Catherine, un peu à l'ouest de Berri — lui donna le sentiment d'être vraiment une expatriée.

Je lui dis que pour moi les surprises furent « vente de garage » et « vente de feu », en pleine crise du pétrole.

Elle me dit que j'avais un air entre deux airs quand elle me caressa en coup de vamp.

Elle et moi nous sommes d'accord que Ducharme ne pouvait naître qu'au Québec

Être ou suivre.

« Je me suis trop triste ». Splendide.

« Je me suis très bien ». Complaisant.

« Je ne me suis pas ». Terrible.

« Je suis trop triste ». Banal

Terrorisme.

Je n'ai jamais aimé le terrorisme. Mais, en ce moment, j'aimerais être dans un groupe terroriste qui ne vise des tourelles new-yorkaises, des centres d'achats israéliens, ou des bureaux madrilènes. Un groupe qui ferait sauter les centres vitaux de notre civilisation, les centres mortifères de la vie. Un groupe qui fait sauter certains mots. Et je commencerais par « bonheur », qui est à l'origine des malheurs les plus grands

Bouleverser.

Avez-vous déjà pensé à l'origine du mot « bouleverser » ? Moi, j'y ai pensé quand, à maintes reprises, j'ai trouvé ce terme employé avec des connotations forts négatives, sous la plume d'une amie qui passa sa jeunesse à vouloir bouleverser les idées reçues, la société, les mâles, le mariage, la religion... Maintenant elle écrit qu'il ne faut rien bouleverser si on ne veut pas payer très cher ou — ce qui est bien plus grave ! — faire payer très cher aux générations futures. Pour vous donner une idée des changements que le passage des années a causés dans sa tête, j'ai l'impression, maintenant que la cinquantaine est à son apogée, qu'elle considère négatifs même les bouleversements introduits en physique par la théorie de la relativité. Ce changement radical (ce bouleversement), m'a poussé à me demander quelle pouvait être l'origine du verbe « bouleverser ». Première idée : verser dans une

boule ; verser un liquide dans une boule et tout mélanger. Pour une fois la première idée qui transperce l'esprit n'est pas la bonne. N'ayant pas une deuxième idée sous la main, j'ai demandé de l'aide à mon grand ami Le Robert qui a affiché : « composé tautologique, de bouler, et verser ». Mais quel *bouler* ? celui qui signifie « faire rouler » ? Sans doute que non. Il n'y aurait pas de tautologie. Alors c'est l'autre, celui qui provient de « bouilloner » qui comme son père latin signifie « s'agiter ». Je crois que c'est ce bouler-là : on est en pleine tautologie puisque « verser », à l'origine, voulait dire remuer.

NOTE : dans l'étymologie de « bouler » on trouve : « *Ainsi fine ma parabole, / la merde puet quant on la bole, le Serment du papegay, manuscrit messin* ». De bouleverser à la merde. Maligne et cultivée mon amie ! en traînant « bouleverser » dans la merde, elle est à la fine pointe de l'étymologie.

Ratons et patrons.

Elle sait que cela n'est pas de très bon goût, qu'entre les animaux non humains et les animaux humains, à moins d'avoir la mort dans l'âme, il faut préférer les derniers. Elle le sait, mais elle ne peut pas s'empêcher de préférer les ratons laveurs aux patrons voleurs.

Accouplements en B.

Baudouinage : accouplement de l'âne avec l'ânesse ou la jument.

Bélinage : accouplement du bélier avec la brebis.

Bouquinage : Rut, chez le lapin et le lièvre (selon le Robert). Ne faudrait-il pas dire, plus correctement, chez la hase et la lapine ?

Je l'aime.

Pour les hommes la seule déclaration d'amour qui compte : *je l'aime*. Sa bite, bien sûr !

Je t'aime

Les mots, quand le désir gonfle les corps caverneux n'ont pas de sens. Ce ne sont que des sons que le désir chasse. « Je t'aime » dans la jouissance non partagée est comme le craquement d'un vieux plancher. Rien qu'un craquement. Mais... éjectés par le désir, flèches trempées dans l'antiarène, ils s'enfoncent dans la chair passive de l'autre hors désir qui, malheureux, met un sens. « Je t'aime » dans la jouissance partagée n'est qu'un aphrodisiaque bon marché. Générique.

Coquillages.

Les salariés de l'intellect n'aiment que la marée de leurs paroles qui ne laisse jamais de coquillage sur la berge déserte comme il arriva parfois aux mots de la femme à côté — éventuellement enceinte.

Fear.

Au début de l'année un magazine féministe titrait *Women of the Year*. Je trouve qu'il aurait été bien plus intéressant *Women of the Fear*.

Bordeaux.

On venait de sortir de la librairie *Mollat* et elle me dit qu'elle voulait me montrer quelque chose qui m'aurait fait un grand plaisir. Je déglutis en regardant son avant-train (ne pensez pas que je sois vulgaire ou misogynne en nommant de telle sorte sa gorge splendide, attendez la suite).

— Arrête ! Ce n'est pas ce que tu penses. On va au Musée d'Aquitaine.

En effet elle était splendide, la charrue. Une charrue des années trente avec le coutre en forme de molette circulaire et un patin qui remplaçait l'avant-train.

Être et avoir été.

Ce que je vais écrire est très banal, mais une irrésistible force intérieure guide mes doigts : on n'est jamais ami de quelqu'un, on a été ami. Puisque je suis dans les platitudes jusqu'au cou, je vais ajouter que l'amitié dans le présent n'est que la projection du passé de l'amitié. Plus plat que cela, on meurt

Berlusconi.

Les langues vivent, se transforment et transforment. Considérons « berlusconi », un mot qui, dans le dialecte lombard (la région d'origine du nouveau premier ministre italien), veut dire « ceux qui louchent beaucoup ». Il n'est pas nécessaire d'être un grand vaticinateur pour prévoir que « berlusconi » dans peu de temps signifiera « ceux qui sont très louches ».

C'en sans sens.

Je m'étonne du comportement des gens seulement quand ceux-ci s'étonnent du comportement des autres gens. Je m'attends toujours du n'importe quoi de la part d'autrui (autrement ils ne seraient que des machines, ou moi Dieu). Par contre je m'étonne beaucoup de la langue, surtout de ma deuxième, le français. C'est là que je vois comment l'habitude et la paresse dominent désinvoltes. Prenons une expression simple comme « Sans dessus dessous ». Pas de quoi fouetter un chat, une expression simple et connue. Et puis un jour je découvre que Balzac écrit « C'en dessus dessous » et que « l'orthographe *cen dessus dessous* est seule satisfaisante »²⁶... Il semble qu'il y a eu beaucoup de confusion entre « sens » et « sans » ce qui me permet de ne pas m'étonner lorsque j'entends parler de monde sans sens... ils veulent probablement dire sans « sans »... Ça doit être des riches !

Confiance.

J'ai trop de confiance dans les dictionnaires. Eux aussi se trompent. Lisez l'étymologie de *cyprine* dans le Grand Robert : « V. 1970?; du lat. Cypris, du grec Kupris, surnom d'Aphrodite, et -ine. » Vers 1970 ? Mais si de Musset, au XIX^e siècle dans *Gamiani*, en répand partout !

Choute.

²⁶ M.Rat, *Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles*, Larousse 1999.

J'ai aussi appris que le féminin de chou (dans le sens du *mon petit chou* que vous servez à votre copain quand sa maladresse vous émeut) est choute : oh, ma choute ! Ce qui, à cause des éternels problèmes d'accent, me fait penser à *ma chute* ! mais la chaîne ne s'arrête pas là : mon dialecte apporte une nouvelle maille me renvoyant à *ma poule* (*chuta* dans le dialecte de mon enfance étant la poule qui couve) ce qui semble plus qu'à propos. Oh ! ma poule ! ma poulette ! Je suis arrivé à choute parce que, après avoir écrit qu'un film (je crois *Intimité* de Chéreau) était un navet, par souci de précision, je suis allé chercher *navet* (dans le dictionnaire, bien sûr ! et non dans le frigo) pour découvrir que c'était bien ce que je pensais. Ce film est un vrai navet, selon la définition canonique de *navet*. Mais j'ai aussi appris que le navet est une plante de la famille des crucifères, du genre *brassica* qui est un chou : voilà donc le chou qui m'a porté la poule.

Comme.

Comme : canot pour ceux qui craignent les rapides du langage.

Plaies santé

Pourquoi est-il si difficile plaisanter avec légèreté ? Réponse hyper-facile : Pour plaisanter sans être lourd, il faut être en santé. Avez-vous déjà vous quelqu'un avec des plaies, en santé ?

Caractère.

J'ai lu quelque part une citation qui disait à peu près ceci : « *Le caractère se forme le dimanche après-midi* ». C'est sans doute vrai dans les pays catholiques, pour les adolescents timides et introvertis qui, devenus écrivains, cherchent dans les malheurs du passé ce qui justifie le malheur présent. Mais... mais, il y a une mouche dans la soupe : le caractère, à l'adolescence, est déjà formé depuis fort longtemps.

Point de sens

- Tout a un sens et tout est sans causes.
- Le Tout n'a pas de sens bien qu'il ait une cause : notre esprit unificateur.
- Donner du sens est inutile, comme tuer les gens. Ça se fait tout seul. Et pourtant ils le font. Il y a même ceux qui font les deux : ils tuent et ils justifient.
- Et si parler du sens ne sert qu'à justifier les massacres ?
- « Ça n'a pas de sens ! », ils crient quand il y en a trop.
- « Ça n'a pas de sens ! », ils crient quand ils ont besoin de s'assurer qu'ils sont engagés, qu'ils pensent.
- Paul Valéry : « Le poème — cette hésitation prolongée entre le son et le sens. »
- Iketnuk : « La vie — cette hésitation prolongée dans le sens. »

Harengère.

De fil en anguille je suis arrivé à harengère. On disait, « crier comme une harengère ». Et l'équivalent masculin ? Crier comme un oranger ? Non, crier comme un charretier. Ceux qui ont fait cette équivalence ont oublié que les charretiers vivent parmi la populace et les harengères à côté des roies.

Nombril.

Je me plains de notre culture qui valorise les vieux murs de villes lointaines et nous éloigne du nombril de notre voisin et elle, avec un bon sens de la formule (qu'elle doit tenir de son père chimiste) : « Ils voyagent pour se regarder le nombril ».

Brize.

Dans certaines régions on l'appelle *langue de femme*, la *brize* (va savoir pourquoi !). Hugo l'*amourette qui tremble*, d'autres la *tremblotte*, d'autres encore *tremblote* (des descendants de la comtesse de Soissons ?). Il y a ceux qui l'appelle *mouvette*, ceux qui disent *pain d'oiseaux* et ceux qui, simplement, parlent de *brise*. La majorité se contente d'*herbe*. Comme les Congolais qui se contentent de *neige* pour la neige.

La paix.

Écho d'un proverbe Tangoute du XI^e siècle : « Quand les hormones montent au nez, le cœur n'a plus de paix ».

Taisance.

Que j'aime ce mot ! Je rêve d'un monde de taisance.

Neige

Qui n'a pas entendu dire que les Inuits ont de nombreux mots pour notre mot « neige » ? Et bien, pour certains linguistes il s'agit d'une légende urbaine influencée par l'hypothèse de Sapir-Whorf.

Les langues inuites étant des langues polysynthétiques, un « mot » peut correspondre à une phrase entière. ((Wikipedia à propos des langues polysynthétique cite le mot inuit "Angyaghillangyugtug", qui signifie "Il veut acheter un grand bateau". Angya = bateau, ghilla = grand, ng = acquérir, yug = volonté, tug = 3e personne du singulier.))

Ceux qui parlent de légende urbaine ont sans doute raison mais, alors, j'aimerais qu'ils m'expliquent pourquoi dans la région Ungava on a 13 mots pour neige (aniu, apijaq, aput, isiriartaq, kataqartanak, kinirtak, masak, matsaaq, natiruvaaq, qannialaaq, , qannik, quiasuqaq, qiqumaaq) où il me semble qu'on ne retrouve pas toujours des éléments communs. Comment, par exemple, trouver des éléments communs entre aniu (neige pour faire de l'eau) e qannik (neige qui tombe). Par contre en partant de aniu on a 13 différents mots dérivés dont un seul aniugavinik indique un type particulier de neige (neige très dure, pressée et gelée) tandis que les autres 12 indiquent des actions sur/avec la neige comme, par exemple, *aniulirpaa* : il a mis de la neige dans un récipient pour faire de l'eau.

Peut-on tirer des conclusions ? La conclusion facile que tout le monde a raison ? Non. La conclusion plus ouverte me semble être la suivante : les légendes urbaines sont, parfois, des légendes vraies.

Orde.

J'espère qu'*orde* ne vous fasse pas penser à mes amis mongols. Leur *horde* est hachée. Dire à une femme : « T'es orde », ce n'est pas un compliment. Vraiment pas. Et à un homme qu'il est ord ? Ça ne se dit pas, selon le dictionnaire

Devinettes

Pour intellectuels. Trou vas l'anime mâle qui re jambe de vent la mourre de lamé répare-le. (Les fûts thé qui trouent vers ont lare ponce or on doigta hune biais rechercher Bis trop d'lutte.)

Pour pédants. Que veut dire : « Elle a la langue à la bouche et non à la bourse » ? Même prix que pour la devinette I.

Pour coquines. Que veut dire : « Elle a la langue à la bouche et à la bourse » ? Même prix que pour la devinette II, qui est le même de la devinette I.

Regards.

Pour vos réflexions quotidiennes. Comparez « un regard d'homme à homme » avec « un regard d'homme à femmes ».

Palanche.

Un village afghan. Pauvre. Poussiéreux. Une femme qui porte deux vieux seaux d'eau un peu trop brune, avec une palanche. Je pense à l'orgueil de nos sept ou huit ans, quand portions, avec une palanche, nos premiers seaux d'eau remplis à un tiers et surtout à quand, un ou deux ans après, les vieux nous cédaient leur palanche pour transporter les seaux débordants de mousse de lait.

Longues-vues.

Renzo comprit qu'il ne serait jamais devenu un grand général quand il s'aperçut qu'il aimait employer ses longues-vues pour examiner, depuis le cinquième étage de son appartement de Milan, le galbe des femmes qui pensaient être seules et les ébats de femmes qui croyaient ne pas être seules. Il comprit aussi qu'il ne serait jamais devenu fou comme ce fou de Nerval qui, dans *Promenades et Souvenirs* se vantait de ne pas examiner le galbe des femmes avec des longues-vues.

Crête et queue

Quelqu'un qui devient arrogant pour les Italiens et les Français dresse la crête, pour les Américains il dresse la queue (to perk one's tail). Le coq comme animal de référence pour les uns, la vache pour les autres. **Les références sexuelles sont bien plus fort chez les Américain, car même en oubliant la queue des hommes, la vache lève la queue quand elle est en rut et, c'est vrai, même pour chier**
(Revoir)

Homophonie.

Un psychanalyste qui se prend pour l'héritier de Lacan a fait une déclaration fracassante à propos d'une collègue : « Elle est une fausse sceptique, comme toutes les femmes psychanalystes ». L'héritage de Lacan est spectaculaire. Mais, après un premier malaise dû à la misogynie primaire de ce monsieur, dans ce jeu de mots on peut voir une définition concise et fort objective, des psychanalystes (tout sexe confondu) et de leurs patients : le psy comme fosse septique pour les mots-étrons des patients.

Suite.

Je crois que Ravelstein serait d'accord avec l'affirmation qu'il vaut mieux avoir une suite dans les idées qu'avoir de la suite dans les idées. Et avoir les idées dans une suite ? Pas mal non plus, comme suite d'idées.

Cultivés

- Qui a écrit *L'esprit du mâle* ?
- Philippe Lacouille-Labarthe.

encore

- Qui a écrit *Le mâle d'esprit* ?
- Labarthe-Lacouille Philippe

Marché

En septembre, je ne peux plus aller au marché avec ma femme. Trop dangereux. Trop de poivrons ! Des rouges, des verts, des jaunes, des bicolores, même des tris et des quadricolores. Et si bon marché ! Et les aubergines ? Ah ! les aubergines... les aubergines chinoises sont si veloutées si... Et les courgettes ? T'as vu quelle forme ! Les haricots, regarde les haricots ! Ah, mon dieu... là... là... les haricots verts... et les jaunes ! Pas possible ! Il y a même des haricots vert-jaune. C'est le rêve ! Regarde les tomates ! Ouloulou ! Quel parfum ! J'en peux plus, je deviens folle.

C'est la fête au marché. C'est dommage que je ne puisse pas y aller avec ma femme. Trop dangereux, Quand elle voit ces énormes bacs remplis de légumes sa rate tatouille

Sssssss.

C'est le 9 août 2021, Jean Piaget aurait 125 ans. Un petit jeu enfantin en son honneur.

Le sain du sein sain sans sang ça sent.

Réel

Le moyen qu'ils choisissent pour échapper au réel : terrorisme, amour, érotisme, drogue, aventures (MAURIAC, Journal 2, 1937, p. 147). Je trouvai cette phrase profonde et vraie. Je l'envoyai à Hannah qui me répondit promptement : « N'est-ce pas plutôt le contraire qui est vrai ? : terrorisme, amour, érotisme, drogue, aventures ne sont-ils pas de moyens pour pénétrer dans le réel, profond et vrai, qu'une vie paisible nous cache. » Les deux me semblent vraies.

B.

B est la deuxième lettre de l'alphabet, c'est connu comme Barabbas dans la Passion. Ça doit être dur, de toujours être à un doigt de la victoire et putain... ce maudit A est encore devant. Vous comprenez bien qu'il n'est pas nécessaire d'être ambitieux comme César, pour en souffrir. Et la souffrance, il est notoire, est la mère de tous les comportements excessifs, dérangeants, agressifs... Il ne faut donc pas s'étonner si, quand **B** trouve l'occasion d'être devant, il en rajoute.

Depuis quelques semaines, je me retrouve, à tout bout de champ, **B** entre les pattes — entre les pâtes aussi, parce que, depuis que je vis seul, je consomme une quantité énorme de Barilla. Il a vu que je suis une bonne bête docile et me fait payer pour le choix des pâtes de notre civilisation. Pourquoi, il y a quelques millénaires, n'ont-ils pas créé un alphabet tournant, démocratique ? ces espèces d'abrutis !

Il faut dire que le **B** qui ne me lâche pas est assez spécial : il est toujours en première position dans les noms propres.

Tout a commencé avec la mort de Brando. Disons que j'ai commencé à le constater lors de la mort de Brando. Je me suis aperçu que depuis des mois j'étais dans Berger et que, dernièrement, j'étais

souvent en tête à tête avec **Barthes** et **Baudrillard**. Je viens de lire une entrevue avec **Bacon** (Francis, mais le moderne) ; j'ai deux livres de **Buys** en lecture et, il y a une semaine, j'ai terminé un livre sur **Braque** conseillé par **Bernard** qui, depuis trois ans, habite au **Brésil**. Toujours dans le domaine artistique, il me suffit de n'avoir rien à penser pour qu'un tableau de **Botticelli**, celui inspiré par un conte de **Boccace** (*Histoire di Nastagio degli Onesti*), trouble ma paix. C'est le tableau préféré de mon ami **Boris** qui, parti de la **Biélorussie** en 1968, a vécu 10 ans à **Buga**, une ville à une centaine de km de **Bogotá**, avant de se transférer en **Bolivie**.

Le **B** n'est pas qu'artistique. Hier, par exemple, j'ai eu une discussion, un peu trop polémique, avec **Bouisset** et **Brigitte**, autour des théorisations de **Bohr** et de son influence sur **Bridgman** (le tout en partant d'une phrase de **Bunge** qui critiquait très violemment un passage de **Bergson**). Même dans le sport, qui n'est pas ma tasse de thé, j'ai suivi tous les jours les exploits de **Basso** au tour de France, un **Basso** qui n'est pas **Bobet**, il est vrai, mais, à **Bâle** comme à **Bordeaux**, il a été superbe avec son **Béret Basque**.

Pour me libérer de cette persécution, pendant que j'attendais **Béatrice** et **Birgitte** qui faisaient des emplettes avec **V.**, j'ai décidé de faire une liste de tous les noms commençant par **B**, qui, sans effort, me venaient à l'esprit. La voilà : **Brigitte Bardot** (comment douter qu'elle aurait été la première ?), **Brassens** (la chanson de ma France), **Buñuel**, **Bagratiou** (mon amour de la Russie ?), **Battista** (mon père), **Burckhardt**, **Beardsley** (va savoir pourquoi), **Buonaparte** et **Buonarroti** (pouvaient-ils manquer ?) **Beckett** (parce que je l'ai déjà confus avec le chum d'Henri II), **Brentano**, **Bontempelli** (je le trouve ridicule, le nom), **Berio** et **Berg** et **Bell** (mon ignorance musicale, ça doit être ça qui me fait mettre **Berio** et **Berg** avec des cloches), **Benn** (avec deux n, le poète), **Burton**, **Berkeley**, **Brantôme** (quel homme !), **Borges** et **Borgia** (pourquoi ensemble ?), **Bernardo** (mon grand-père), **Bolzano** (parce que c'est aussi un ville), **Bloch** et **Bloy**.

Béatrice, **Birgitte** et **V.** étant arrivées, j'ai arrêté.

Le soir, n'ayant rien d'intéressant à faire, j'ai préparé une deuxième liste. Et là, j'ai mesuré l'immensité de mon ingratitude. Comment avais-je pu oublier **Beethoven**, **Bergman** et **Baudelaire**, la trinité de mon adolescence ? **Brigitte Bardot** faisait bande à part, sans **Godard**.

Inutile de faire des récriminations, voilà ce que j'ai écrit et je demande pardon aux **B** qui ont été importants dans ma vie et que j'ai oubliés.

Dans ma première liste je n'ai écrit ni **Butor**, ni **Bonnard**, ni **Bach** (aucun des Bach), ni **Brutus**, ni **Buffet**, ni à **Bakounine**, ni **Bernhardt**, ni **Bruckner**, ni **Baldwin**, ni **Balzac**, ni **Brel**, ni **Bruegel**... assez, la liste est trop longue, je vais terminer en note en bas de page²⁷.

Ronces

Les animaux et les hommes évitent les ronces avec les mêmes gestes immémoriaux.

Commentato [IM1]: Pas sûr...

²⁷ Ni **Bartok**, ni **Bramante**, ni **Brecht**, ni **Breton**, ni **Bataille**, ni **Brooks**, ni **Bateson**, ni **Beaumarchais**, ni **Boltzmann**, ni **Beauvoir**, ni **Borodine**, ni **Bellini**, ni **Berlioz**, ni **Brunelleschi**, ni **Bernard**, ni **Bernini**, ni **Berry**, ni **Britten**, ni **Bismarck**, ni **Bizet**, ni **Boole**, ni **Blanchot**, ni **Blanqui**, ni **Byron**, ni **Boèce**, ni **Bolivar**, ni **Bonnot**, ni **Bossuet**, ni **Bouddha**, ni **Bouguereau**, ni **Bakhtine**, ni **Boulez**, ni **Brahms**, ni **Briggs**, ni **Bernanos**, ni **Broch**, ni **Blake**, ni **Bronte**, ni **Buffon**, ni **Boyle**.

Traduction

« Je déteste qu'on soit chiche de beau langage : qui écrit brièvement est plus près du dédain que de la politesse (*magis fastidio quam officio*) » (Simmace à Prétextat). Encore la traduction ?